

Comédie d'intrigues, attaquant de front la haute société d'une époque, *Un mari idéal* est le dernier aveu, l'ultime révolte d'un homme dont l'honnêteté et l'audace vont briser la vie.

ACTES SUD - PAPIERS

30.562
FVCH

UN MARI IDÉAL

Oscar Wilde

Nouvelle version
Pierre Laville

OSCAR WILDE

UN MARI IDÉAL

F7 3511

70 F



9 782742 704019

ACTES SUD - PAPIERS

ACTES SUD - PAPIERS

30562

UNE NOUVELLE VERSION...

C'est Jean-Marie Serreau qui m'a fait lire *Un mari idéal*, pièce injouable de Wilde, ajoutait-il. Relisant la pièce récemment, son énergie, son élégance me sont apparues proches et vivaces. Je comprenais aussi les raisons pour lesquelles cette œuvre de Wilde, essentielle pourtant, n'était pas représentée en France depuis qu'elle fut écrite, un siècle plus tôt.

Certes, la pièce originale est peu praticable, vu la profusion des personnages, l'abondance des décors et des costumes. Les Anglais eux-mêmes procèdent aujourd'hui à des allègements. C'est que l'"économie" du théâtre a foncièrement changé.

Tout autant que le public et sa perception. Wilde s'était livré dans *Un mari idéal* à une charge contre la haute société victorienne, à travers maints personnages épisodiques et des professions de foi qui ont perdu leur sens.

J'ai commencé par retraduire le texte littéralement. Puis, le projet d'une nouvelle version s'est imposé. J'ai dû recomposer le texte, écarter ce qui n'a plus de raison d'être, écrire à nouveau, tout en respectant l'honnêteté, l'audace et la franchise d'un homme et d'un poète que la société de son temps allait s'acharner à combattre.

UN MARI IDÉAL
comédie d'Oscar Wilde
nouvelle version de Pierre Laville
a été présentée le 8 septembre 1995
au Théâtre Antoine-Simone Berriau
par Hélène Bossis, Daniel Darès, directeurs
et Marc Soustras
en association avec Atelier-Théâtre Actuel

Mise en scène : Adrian Brine
Assistants à la mise en scène : Isabelle Rattier
Cécile Laville
Décors : Roberto Plate
Assistant aux décors : Jacques Chauchat
Costumes : Bernadette Villard
Assistante aux costumes : Valérie Delafosse
Lumières : Jacques Rouveyrollis

Distribution :

Vicomte Arthur Goring : Didier Sandre
Sir Robert Chiltern : Frédéric Van den Driessche
Lord Caversham : Jacques Debary

Olivia Cheveley : Anny Duperey
Lady Gertrude Chiltern : Dominique Sanda
Mabel Chiltern : Florence Darel
Lady Markby : Edlith Perret

PERSONNAGES

Vicomte Arthur Goring, fils de Lord Caversham
Sir Robert Chiltern, Secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères
Lord Caversham, Chevalier de la Jarretière

Olivia Cheveley
Lady Gertrude Chiltern
Mabel Chiltern, sœur de Sir Robert Chiltern
Lady Markby

Décors :

*Actes un et deux, et scène finale : le salon de réception de Sir Robert et Lady Chiltern, dans leur demeure de Grosvenor Square à Londres.
Acte trois : le bureau-fumoir du vicomte Arthur Goring.*

L'action se déroule en vingt-quatre heures, d'une soirée à l'autre.

ACTE I

*Le grand salon de Sir Robert et Lady Chiltern est brillamment éclairé. Un escalier de quelques degrés permet des entrées remarquées. Des doubles portes ouvrent sur d'autres salons de réception, hors de vue. Tout un mur est occupé par une grande tapisserie française du XVIII^e siècle représentant le Triomphe de l'amour d'après un dessin de Boucher. Une réception est en cours. D'un salon voisin parvient une musique exécutée en continu par un petit orchestre.
Paraissent, venant du salon-fumoir, Mabel Chiltern et Lord Caversham.*

MABEL CHILTERN. Permettez-moi de vous conduire au salon de musique ?

LORD CAVERSHAM. Non, merci, ma chère. J'attends mon vaurien de fils. Il m'a promis de venir. Il viendra. Sans quoi, sacrebleu...

MABEL CHILTERN. Votre fils, un vaurien ? Pour quelle raison, je vous prie ?

LORD CAVERSHAM. Peux pas dire pourquoi à une aussi jolie personne.

MABEL CHILTERN. Mais si, Lord Caversham, vous le pouvez.

LORD CAVERSHAM. Non, mon enfant, pas avec l'éducation que j'ai reçue.

MABEL CHILTERN. Le vicomte Arthur Goring n'est pas... ce que vous dites. Je ne peux pas le croire.

LORD CAVERSHAM. Il mène une existence désœuvrée, parfaitement vaine. C'est un fainéant.

MABEL CHILTERN. Lui ? Comment pouvez-vous parler ainsi de quelqu'un qui monte à cheval chaque matin dans le parc, change

de vêtements au moins cinq fois par jour, se montre dans sa loge à l'opéra trois fois par semaine, et dîne en ville tous les soirs pendant la saison !

LORD CAVERSHAM (*attendri et complice*). Vous êtes charmante. Mis à part votre jolie personne, j'en ai par-dessus la tête de la bonne société de Londres. On ne voit plus que des gandins. Tout le monde divague. Quand je veux parler à un homme raisonnable, je vais voir mon tailleur ; il vote Conservateur ; il est politiquement on ne peut plus correct.

MABEL CHILTERN. Je pense au contraire que la société s'améliore. Les hommes beaux sont stupides et les gens brillants ont l'esprit dérangé.

LORD CAVERSHAM. Dans quelle catégorie rangez-vous mon fils ? Parmi les stupides ou parmi les fous ?

MABEL CHILTERN. Votre fils mérite d'être mis dans une catégorie à part !

Lady Chiltern paraît, introduisant Lord Goring.

GERTRUDE CHILTERN. Venez, Arthur...

ARTHUR GORING. Chère Gertrude... Toujours aussi belle. Toujours aussi grecque.

GERTRUDE CHILTERN. Est-ce un compliment ?

ARTHUR GORING. C'est un hommage. Je ne vous regarde pas : je vous contemple.

GERTRUDE CHILTERN. Où étiez-vous ?

ARTHUR GORING. Chez les Hartlock. Leurs réceptions sont d'un ennui accablant. Les gens sont communs et laids. Les dames ne m'ont parlé que de leur mari, ce qui est extrêmement vulgaire de leur part. A l'exception de Lady Marchmont, qui n'a fait que me parler de moi, ce qui m'a rasé plus que tout.

GERTRUDE CHILTERN. Lady Marchmont ? La fille ou la mère ?

ARTHUR GORING. Je ne sais : je ne puis les distinguer. Les femmes se mettent toujours à ressembler à leur mère, c'est une tragédie. Cela n'arrive jamais aux hommes, ce qui est tout aussi tragique.

GERTRUDE CHILTERN. Dans ces sortes de soirées, consolez-vous en observant les gens qui peuplent les salons. C'est distrayant. C'est même instructif.

ARTHUR GORING. Je déteste m'instruire.

GERTRUDE CHILTERN. Vraiment ?

ARTHUR GORING. Laissons cela à la petite bourgeoisie commerçante.

GERTRUDE CHILTERN. Vous cherchez quelqu'un ?

ARTHUR GORING. Votre charmante belle-sœur.

GERTRUDE CHILTERN. Regardez dans le salon de musique. Mabel est folle de l'orchestre que nous avons.

Arthur Goring s'empresse d'entrer dans le salon de musique. Paraissent Lady Markby et Olivia Cheveley. Elles s'avancent aussitôt vers Lady Chiltern.

LADY MARKBY. Chère, chère Gertrude ! J'aime tant votre prénom. Gertrude, cela fait si moyenâgeux. Permettez-moi de vous présenter mon amie madame Cheveley... Antonia Cheveley.

OLIVIA CHEVELEY. Olivia ! Lady Markby.

LADY MARKBY. Olivia. C'est bien ce que j'ai dit.

OLIVIA CHEVELEY (*s'approchant, tout sourires, de Lady Chiltern*). Lady Chiltern... Je suis ravie.

En apercevant Olivia Cheveley, le visage de Lady Chiltern s'est figé : son air engageant s'est glacé.

LADY MARKBY. Deux dames aussi brillantes devaient absolument se connaître.

GERTRUDE CHILTERN. Madame Cheveley et moi nous sommes déjà rencontrées. Elle portait alors un autre nom. J'ignorais qu'elle se fût remariée.

LADY MARKBY (*prenant à témoin Lord Caversham, qui paraît*). De nos jours, les gens se remarient aussi souvent qu'ils peuvent, c'est la mode, n'est-ce pas Lord Caversham ? (*Lord Caversham ne réagissant pas, elle reprend à mi-voix.*) Je me suis laissé dire que son cerveau s'affaiblit ? Avant lui, son cher père, déjà, n'avait plus toute sa tête. Une bonne hérédité, cela prouve la race !

OLIVIA CHEVELEY (*toute à Lady Chiltern, et jouant avec son éventail*). Nous sommes-nous vraiment rencontrées ? Je suis restée si longtemps éloignée d'Angleterre...

GERTRUDE CHILTERN. Nous étions ensemble en pension.

OLIVIA CHEVELEY (*sans se démonter une seconde*). Dans la même école ? Vraiment ? Je n'ai gardé de ces années-là qu'une vague impression détestable.

GERTRUDE CHILTERN (*glaciale*). Je n'en suis pas étonnée.

OLIVIA CHEVELEY (*suave*). J'admire beaucoup votre mari, Lady Chiltern, un homme d'une grande intelligence. Depuis qu'il est Secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, on ne parle que de lui à Vienne et dans toute l'Europe. Les journaux ont même réussi à orthographier correctement son nom, ce qui est un exploit sur le Continent !

GERTRUDE CHILTERN. Mon mari, madame, n'a nul besoin de votre sollicitude !

Ceci dit, Lady Chiltern s'éloigne.

LADY MARKBY. Vienne ? Je vous croyais à Moscou ?

OLIVIA CHEVELEY. Moscou, c'était il y a cinq ans.

LADY MARKBY. C'est que le temps passe et vous ne changez pas. Et vous ne cachez pas votre âge, quelle insolence. La bonne société compte un grand nombre de femmes de haute naissance qui ont décidé d'avoir trente-cinq ans pendant longtemps. Comment faites-vous pour rester plus jeune et jolie que jamais. Avez-vous une recette ?

OLIVIA CHEVELEY. Je fréquente exclusivement les gens qui me plaisent, et je fais ce que je veux.

LADY MARKBY. Quelle horreur !

OLIVIA CHEVELEY. Croyez-vous ?

LADY MARKBY. Une telle profession de foi ! De la part d'une femme ! Célibataire ! En Angleterre ! A Londres !... Tenez, voici notre cher Secrétaire d'Etat.

Entre Sir Robert Chiltern. Il se dirige aussitôt vers Lady Markby.

ROBERT CHILTERN. Bonsoir, Lady Markby.

LADY MARKBY. Bonsoir, Sir Robert.

ROBERT CHILTERN. Est-ce que Sir John est avec vous ?

LADY MARKBY. Non, mon ami. Depuis qu'il est entré à la Chambre des Communes, sir John est devenu un être épouvantable. Il parle de façon inadmissible. A tout propos, le voilà qui fait des discours, et bavarde sur la crise agricole, ou l'Eglise au Pays de Galles, ou sur des sujets si peu convenables que je dois dire aux domestiques de quitter la pièce. Ce n'est pas agréable de voir notre maître d'hôtel, qui nous sert depuis vingt-trois ans, rougir comme une jeune fille près du dressoir, et dans leur coin les valets de pied pouffer en se contorsionnant comme des comiques de cirque. Si Sir John ne quitte pas d'urgence la Chambre des Communes pour la Chambre des Lords, qui demeure une institution convenable, ma vie sera ruinée. Ah, le – comment dit-on déjà ? – le parlementarisme fait bien du mal ! Pauvre pauvre chère Reine !

ROBERT CHILTERN. Qui est la personne charmante qui vous accompagne ?

LADY MARKBY. Elle se nomme : Augusta Cheveley. Non : Marta... ou : Olivia ? C'est cela : Olivia Cheveley. De la famille des Cheveley du Dorset, je suppose. Mais je ne pourrais le certifier. Les alliances sont si mélangées de nos jours. Si l'on enquêtait, chacun se révélerait un autre.

ROBERT CHILTERN. Madame Cheveley ? Il me semble connaître ce nom.

LADY MARKBY. Elle arrive de Moscou... de Berlin... ou de Vienne. Où elle mène grande vie. Elle est reçue partout, elle sait tous les potins. Il faut vraiment que j'aille à Vienne cet hiver. L'ambassade possède un bon chef, je l'espère ?

ROBERT CHILTERN (*badinant avec elle*). Si tel n'est pas le cas, je ferai rappeler l'Ambassadeur sur-le-champ !

LADY MARKBY. Venez, que je vous présente. (*A Olivia Cheveley.*) Ma chère, Sir Robert Chiltern meurt d'envie de vous connaître !

ROBERT CHILTERN (*s'inclinant*). Tout le monde meurt d'envie de rencontrer la brillante madame Cheveley. Nos conseillers, dans leurs lettres, ne parlent que de vous.

OLIVIA CHEVELEY. Merci, Sir Robert. Une relation qui débute par un tel compliment ne saurait s'achever que par une belle amitié. Savez-vous que je connais déjà Lady Chiltern ?

ROBERT CHILTERN. Tiens ?

OLIVIA CHEVELEY. Nous avons été en pension ensemble. Elle recevait chaque année le prix de bonne conduite.

ROBERT CHILTERN. Et vous, chère madame, quels prix remportiez-vous ?

OLIVIA CHEVELEY. A l'école, aucun. Et certainement pas le prix de bonne conduite. Mes prix, c'est la vie qui, plus tard, me les a décernés.

ROBERT CHILTERN. Certainement, pour les plus charmantes raisons.

OLIVIA CHEVELEY. On ne récompense pas les femmes pour leur charme, on les punit plutôt pour cela ! Rien ne fait vieillir plus vite les jolies femmes que la fidélité de leurs admirateurs.

ROBERT CHILTERN. Quelle philosophie amère ! Etes-vous, au fond de vous-même, quelqu'un d'optimiste ou de pessimiste ?

OLIVIA CHEVELEY. Ni l'un ni l'autre. L'optimisme provoque des rides prématurées à force de sourires crispés. Le pessimiste vit caché derrière des lunettes bleues, ce qui fatigue les yeux. Dans les deux cas, c'est de l'affectation.

ROBERT CHILTERN. En somme, vous préférez rester naturelle ?

OLIVIA CHEVELEY. Dès que je le peux. Mais c'est une pose difficile à tenir.

ROBERT CHILTERN. Vous êtes intelligente. Vous m'impressionnez.

OLIVIA CHEVELEY. Une femme doit montrer que l'intelligence n'est en rien une chose sérieuse. Ce n'est qu'un instrument dont elle joue. Car un homme aime adorer une femme sans se l'expliquer. Il lui pardonne tout, y compris ses défauts, mais pas d'être intelligente.

ROBERT CHILTERN. Non seulement je vous pardonne : je vous excuse ! (*Il s'est incliné, en souriant.*) Maintenant, dites-moi pour quel motif vous avez quitté Vienne, si brillante – si je ne suis pas indiscret ?

OLIVIA CHEVELEY. Les questions ne sont jamais indiscrètes ; ce sont les réponses qui le sont.

ROBERT CHILTERN. A Londres, la saison mondaine est quasiment finie.

OLIVIA CHEVELEY. Je me moque de la saison, qui est excessivement matrimoniale : ou bien on fait la chasse aux maris, ou bien on passe son temps à les éviter.

ROBERT CHILTERN. Est-ce par plaisir, ou pour une raison politique ?

OLIVIA CHEVELEY. Dans l'existence, je n'ai pas de plus grand plaisir que la politique.

Elle laisse tomber son éventail. Sir Robert le ramasse.

ROBERT CHILTERN. Permettez.

OLIVIA CHEVELEY. Merci... (*Elle se lève.*) La vérité est que je suis venue à Londres pour vous y rencontrer. J'ai voulu vous connaître, et... vous demander de faire quelque chose pour moi.

ROBERT CHILTERN. Ce sera, je l'espère, quelque chose d'important. Les choses sans importance sont si pénibles à faire. Que puis-je pour vous ?

OLIVIA CHEVELEY. Nous verrons cela plus tard. (*Pause.*) Vous possédez, dit-on, une très belle collection de tableaux, j'adorerais que vous me les montriez. De merveilleux Corot, me disait le regretté baron Arnheim – vous vous souvenez de lui ?

ROBERT CHILTERN (*après un sursaut mal maîtrisé*). Vous connaissiez le baron Arnheim ?

OLIVIA CHEVELEY (*avec un sourire*). Intimement. Et vous ?

ROBERT CHILTERN. Je l'ai connu, à une époque.

OLIVIA CHEVELEY. Quel homme merveilleux, n'est-ce pas ?

ROBERT CHILTERN (*après une pause*). Il était remarquable, à plus d'un titre.

OLIVIA CHEVELEY. J'ai regretté qu'il n'ait pas écrit ses Mémoires. C'eût été instructif.

Entre Lord Goring.

ROBERT CHILTERN. Cher Arthur, bonsoir. Madame Cheveley, je vous présente le vicomte Arthur Goring, l'homme le plus désœuvré de Londres.

OLIVIA CHEVELEY. Lord Goring et moi, nous sommes déjà rencontrés.

ARTHUR GORING (*s'inclinant*). Je pensais que vous m'auriez oublié.

OLIVIA CHEVELEY. Ma mémoire est infailible. Etes-vous toujours célibataire ?

ARTHUR GORING. Ma foi... il me semble.

OLIVIA CHEVELEY. Comme c'est romantique.

ARTHUR GORING. Romantique, non. Je suis trop jeune. Je laisse le romantisme aux vieillards. J'attends mes vieux jours pour tomber amoureux.

OLIVIA CHEVELEY. Attendre ? Pourquoi ? De nos jours, les hommes mariés vivent comme des célibataires et les célibataires comme des hommes mariés. Vous les hommes, vous résistez à tout, sauf à la tentation !

ARTHUR GORING. La seule façon de se débarrasser d'une tentation est d'y céder !

Elle fait un signe de tête complice à Lord Goring en guise de salut, avec un regard amusé, et sort avec Sir Robert. Lord Goring se dirige vers Mabel Chiltern qui est entrée, l'air dégagé.

MABEL CHILTERN. Enfin ! Vous arrivez bien tard.

ARTHUR GORING. J'étais là. Je vous cherchais.

MABEL CHILTERN. Il n'était pas bien difficile de me trouver.

ARTHUR GORING. Vous ai-je manqué ?

MABEL CHILTERN. Si peu.

ARTHUR GORING. Donc, j'arrive trop tôt. J'aime manquer à quelqu'un.

MABEL CHILTERN. C'est de l'égoïsme !

ARTHUR GORING. Et de la fatuité !

MABEL CHILTERN. Quand vous parlez de vous, vous faites en sorte de montrer tous vos défauts.

ARTHUR GORING. Vous n'en connaissez pas la moitié ! Ils sont si effrayants qu'ils me réveillent la nuit, et ils me font si peur que je me rendors aussitôt.

MABEL CHILTERN. Je gage que ce sont des défauts merveilleux.

ARTHUR GORING. Comme c'est aimable à vous !

MABEL CHILTERN. Pour rien au monde je ne voudrais que vous les corrigiez.

ARTHUR GORING. Avez-vous fait la connaissance de cette femme en bleu héliotrope, qui sort d'ici avec votre frère ?

MABEL CHILTERN. Elle vous intéresse ? Qui est-ce ?

ARTHUR GORING. Ah ! Le jour, c'est un génie ! La nuit, une beauté.

MABEL CHILTERN. Je sens que je la déteste déjà !

ARTHUR GORING. Cela prouve que vous avez du goût.

MABEL CHILTERN. Comment éprouver de la sympathie pour une personne pareillement habillée... ? On ne sait qui d'elle ou de sa couturière montre le plus d'orgueil.

ARTHUR GORING. Je ne l'avais pas vue depuis des années. Elle ne change pas, décidément.

MABEL CHILTERN (*irritée, en rupture*). L'orchestre attaque un de mes morceaux préférés. Venez-vous ?

ARTHUR GORING. Je vous suivrai partout, sauf si l'on y fait de la musique.

MABEL CHILTERN (*sèchement*). C'est de la musique allemande. Cela dépasse vos moyens.

Entre Lord Caversham.

LORD CAVERSHAM. Enfin je vous trouve. Vous devriez être au lit. Vous vous couchez trop tard ! N'êtes plus un jeune homme... ni même un homme jeune ! La nuit dernière, chez Lady Redford, vous avez dansé, à ce qu'on m'a dit, jusqu'à quatre heures du matin ?

ARTHUR GORING. Quatre heures moins le quart, père, seulement.

LORD CAVERSHAM. Quel intérêt pouvez-vous trouver à fréquenter ces nullités qui ne parlent que sur des riens ?

ARTHUR GORING. Je me plais à parler sur des riens, c'est même la seule partie où j'ai quelque talent.

LORD CAVERSHAM. Le plaisir ! Déplorable façon de vivre.

ARTHUR GORING. Le plaisir est la seule chose pour laquelle on devrait vivre, et cela à tout âge.

LORD CAVERSHAM. Si vous croyez y trouver le bonheur.

ARTHUR GORING. Rien ne vieillit plus vite que le bonheur, à ce qu'on dit ?

LORD CAVERSHAM. Tout ce que vous me dites est incommodant ! Effet des temps modernes !

ARTHUR GORING. Un nouveau siècle va commencer : qu'y puis-je ?

LORD CAVERSHAM. Pas de quoi se vanter. Voulez me tourmenter ? Etes un sans-cœur, monsieur.

Il lui tourne le dos, et rejoint le salon de musique.

MABEL CHILTERN. Je me sens un appétit inconvenant. Voudriez-vous me conduire au buffet, Lord Goring ?

ARTHUR GORING. Avec joie, mademoiselle Mabel. Je n'ai pas faim. Je vous regarderai manger.

MABEL CHILTERN. Je n'aime pas être regardée quand je mange.

ARTHUR GORING. Je regarderai quelqu'un d'autre.

MABEL CHILTERN. Je n'aime pas cela non plus.

ARTHUR GORING. Je fermerai les yeux.

Pendant qu'ils s'éloignent, elle lui confie, presque à voix basse.

MABEL CHILTERN. Pour ne plus me voir ? Ce soir, vous ne me plaisez pas du tout.

ARTHUR GORING. Vous, cependant, vous me plaisez énormément.

MABEL CHILTERN. J'aimerais que vous me le montriez un peu plus...

Ils sortent. Retour de Sir Robert et d'Olivia Cheveley.

ROBERT CHILTERN. Pensez-vous séjourner quelque temps à la campagne, ou resterez-vous ici ?

OLIVIA CHEVELEY. Je déteste la campagne anglaise. On y déjeune interminablement en faisant tout pour briller, et on n'a plus rien à se dire le soir. Pour commencer les soirées, il se trouve toujours quelqu'un d'assommant pour déclamer des prières. L'apparition d'un fantôme reste le seul recours.

ROBERT CHILTERN. Est-ce qu'en ville les gens sont plus passionnants ? Ils avancent masqués.

OLIVIA CHEVELEY. Je m'intéresse bien plus au masque qu'ils portent qu'à la vérité qu'ils dissimulent. *(Pause.)* J'ai à vous parler d'un grand projet politique et financier. Qui touche à la Compagnie du Canal argentin.

ROBERT CHILTERN. Voilà un sujet aride pour une jolie femme.

OLIVIA CHEVELEY. Si je ne m'abuse, vous faisiez partie du cabinet du ministre quand le gouvernement a acheté des actions du Canal de Suez ?

ROBERT CHILTERN. Oui. Le Canal de Suez était une entreprise en tous points remarquable, qui nous ouvrait la route vers les Indes. Il y allait de l'avenir de l'Empire Britannique. Rien de comparable avec ce projet argentin, qui, je vous le dis fermement, est une banale escroquerie.

OLIVIA CHEVELEY. J'estime qu'il s'agit d'une spéculation en Bourse audacieuse et brillante.

ROBERT CHILTERN. Une escroquerie, appelons les choses par leur nom. Je vous prie de me croire : aux Affaires étrangères, nous savons tout sur ce projet. Une commission spéciale vient d'enquêter secrètement sur cette affaire. Son rapport est formel : les travaux à peine commencés, l'argent des souscripteurs est déjà gaspillé, évaporé, détourné. J'espère que vous n'avez rien investi là-dedans ?

OLIVIA CHEVELEY. J'ai, au contraire, investi largement dans cette affaire.

ROBERT CHILTERN. Qui vous a conseillé cette folie ?

OLIVIA CHEVELEY. Un de nos vieux amis. Le baron Arnheim.

ROBERT CHILTERN (*fronçant les sourcils*). Le baron...

OLIVIA CHEVELEY. Cette affaire a été sa dernière passion... l'avant-dernière, pour être juste.

Avec son éventail, elle lui fait signe de venir s'asseoir près d'elle.

ROBERT CHILTERN. Je vous conseille de vous intéresser à une entreprise moins risquée. Le succès du Canal dépend de l'attitude de l'Angleterre, et je vais présenter demain soir à la Chambre les conclusions de la commission. Je ferai tout pour que le projet soit condamné sans appel.

OLIVIA CHEVELEY. Non. Vous devez à tout prix l'éviter. Dans votre propre intérêt, Sir Robert, sans même parler du mien.

ROBERT CHILTERN (*étonné*). Dans mon intérêt ? Chère madame, que veut dire ceci ?

OLIVIA CHEVELEY. Sir Robert, je vais être franche. Je ne veux pas que vous révéliez le rapport de la commission devant les députés : dites que vous avez de bonnes raisons de croire que les membres de la commission ont été mal informés... que, par exemple, leur bonne foi a été abusée. En lieu et place, vous annoncerez, je vous le demande, au nom du gouvernement, que le Canal sera de la plus haute rentabilité. Vous n'aurez pas de mal à convaincre. Quelques banalités feront l'affaire. Dans votre société, rien ne produit plus d'effet qu'une bonne platitude. Cela donne à tous le sentiment d'un consensus. Les députés et le peuple adorent sentir qu'ils appartiennent à une même communauté. Voulez-vous faire cela pour moi ?

ROBERT CHILTERN. Madame Cheveley, vous ne pouvez me faire sérieusement une telle proposition !

OLIVIA CHEVELEY. Je suis on ne peut plus sérieuse.

ROBERT CHILTERN (*glacial*). Non. Permettez-moi de croire que cela ne se peut.

OLIVIA CHEVELEY (*parlant avec détermination*). Ah ! Cependant, rien n'est plus vrai. Et je vous paierai.

ROBERT CHILTERN. Me payer ?!

OLIVIA CHEVELEY. Très généreusement.

ROBERT CHILTERN. Vous ne pensez pas ce que vous dites ?

OLIVIA CHEVELEY (*de la manière la plus détendue*). Sir Robert, vous êtes un homme du monde. Tout homme du monde vaut son prix. Certains de vos semblables sont affreusement chers. Vous serez raisonnable, j'espère.

ROBERT CHILTERN (*offusqué*). Si vous le permettez, je vais faire appeler votre voiture. Vous avez vécu trop longtemps loin d'ici, madame Cheveley. Vous avez oublié comment, en Angleterre, on parle à un homme du monde.

OLIVIA CHEVELEY (*l'arrêtant en lui touchant le bras avec son éventail et l'y maintenant pendant qu'elle parle*). Je comprends que je parle à un homme du monde qui a fait commerce d'un secret d'Etat.

ROBERT CHILTERN (*se mordant la lèvre*). Que signifie ?

OLIVIA CHEVELEY. D'un homme du monde qui fut, à ses débuts, secrétaire de Lord Radley, et fit alors fortune en vendant un secret d'Etat à un spéculateur en Bourse. Cela s'appelle, selon les termes de l'ancien droit : un délit d'initié.

ROBERT CHILTERN. Je ne comprends pas de quoi vous parlez.

OLIVIA CHEVELEY (*le regardant bien en face*). Je suis en possession d'une lettre de vous.

ROBERT CHILTERN. Quelle lettre ?

OLIVIA CHEVELEY (*avec mépris*). La lettre que vous avez écrite au baron Arnheim. Dans cette lettre, vous conseilliez au baron d'acheter des actions du Canal de Suez au prix le plus bas, en lui signalant que le gouvernement était sur le point de les racheter trois fois plus cher.

ROBERT CHILTERN (*d'une voix rauque*). Ce n'est pas vrai !

OLIVIA CHEVELEY. Vous pensiez que votre lettre avait été détruite. Quelle naïveté ! Elle est en ma possession. J'en ai hérité, avec les affaires du baron.

ROBERT CHILTERN. L'affaire en question n'était qu'une simple spéculation. Le Parlement ne s'était pas encore prononcé ; le projet aurait pu être rejeté.

OLIVIA CHEVELEY. C'était une escroquerie, Sir Robert. Appelons les choses par leur nom ! Dans cette lettre, vous alliez jusqu'à préciser le montant de la récompense à vous verser, affaire faite. On ne peut être plus clair et plus clairement condamnable. Je vous rends votre lettre si vous soutenez le Canal argentin. Vous avez fait fortune avec un canal... vous m'aidez à faire fortune grâce à un autre canal !

ROBERT CHILTERN. Ce que vous me proposez est infâme !

OLIVIA CHEVELEY. Non ! C'est le jeu de la vie, comme nous devons tous le jouer, Sir Robert, un jour ou l'autre !

ROBERT CHILTERN. Je ne peux pas faire ce que vous me demandez.

OLIVIA CHEVELEY. Vous n'êtes pas à même de poser des conditions. Vous ne pouvez qu'accepter. Vous êtes au bord d'un précipice. Regardez donc devant vous ! Imaginons que vous refusiez...

ROBERT CHILTERN. Eh bien ?

OLIVIA CHEVELEY. Mon cher Sir Robert, dans ce cas, vous êtes perdu ! Vous ruinez votre existence. N'oubliez pas où le puritanisme et le sens moral ont conduit l'Angleterre. Chacun doit se poser en modèle de pureté, en incorruptible, en paragon de vertu. Situation intenable, qui vous fait tomber comme des quilles. Il ne se passe pas d'année, dans ce pays, sans que quelqu'un soit disqualifié par un scandale. Lorsqu'on apprendra que toute votre carrière repose sur cette escroquerie, vous devrez quitter la vie publique et disparaître. Tout le monde oubliera sur-le-champ vos vertus, vos années de loyauté et de dévouement pour le bien de l'Etat. Vous serez réduit à cette seule action malhonnête. Allons, Sir Robert, ne ruinez pas votre existence. Vous avez une position magnifique, et c'est précisément cette magnifique position qui vous rend vulnérable. Passez donc un accord diplomatique avec votre ennemie ! Car, pour le moment, je suis votre ennemie. Je le reconnais volontiers. Et j'ai prise sur vous. Je ne vous accablerai pas au nom des principes et de la morale, je vous en fais grâce. *(Pause.)* Il y a des années, vous avez commis avec beaucoup d'adresse une action malhonnête, qui a été couronnée de succès : vous lui devez fortune et situation. Maintenant, il faut payer. Votre tour est venu. Ce soir, avant de nous quitter, vous m'aurez donné votre parole de retirer le rapport, et de parler à la Chambre en faveur de mon projet.

ROBERT CHILTERN. Ce que vous demandez est impossible.

OLIVIA CHEVELEY. Sir Robert, supposez qu'en vous quittant je me fasse conduire à la rédaction d'un de nos grands quotidiens, et que je lui donne tous les éléments de l'affaire et les preuves que je détiens. Songez à la joie impudente de ces journalistes, au plaisir qu'ils prendront à votre chute, à vous traîner dans la boue. Imaginez le titre en grand sur la première page.

ROBERT CHILTERN. Assez !

OLIVIA CHEVELEY. Acceptez mes conditions.

ROBERT CHILTERN. Je vous donnerai tout l'argent que vous voulez.

OLIVIA CHEVELEY. Vous n'êtes pas assez riche, Sir Robert, pour racheter votre passé. Personne n'est assez riche.

ROBERT CHILTERN. Je ne ferai pas ce que vous me demandez... Je ne le ferai pas.

OLIVIA CHEVELEY *(se levant, comme pour partir)*. Mais si. Sans quoi...

ROBERT CHILTERN *(désorienté, sans force)*. Attendez ! Que proposez-vous en échange ? De me rendre ma lettre ?

OLIVIA CHEVELEY. Oui. Je m'y engage. Je me trouverai au Parlement, Galerie des Dames, demain soir à onze heures et demie. A ce moment-là, si vous avez soutenu mon projet à la Chambre, je vous rendrai votre lettre avec mes remerciements. Je serai loyale avec vous. Il faut toujours agir loyalement... lorsqu'on a tous les atouts avec soi. C'est ce que m'a appris le baron... parmi tant d'autres choses.

ROBERT CHILTERN. Vous devez me laisser le temps d'examiner votre proposition.

OLIVIA CHEVELEY. Non. Vous devez vous décider maintenant.

ROBERT CHILTERN. Donnez-moi une semaine, trois jours !

OLIVIA CHEVELEY. Impossible ! Je dois télégraphier à Vienne cette nuit.

ROBERT CHILTERN. Mon Dieu ! mais pourquoi êtes-vous entrée dans ma vie ?

OLIVIA CHEVELEY. Les circonstances !

Elle se dirige vers la porte.

ROBERT CHILTERN. Ne partez pas !... Le rapport sera retiré. Je m'arrangerai pour qu'une question me soit posée à ce sujet.

OLIVIA CHEVELEY. Je savais que nous finirions par nous entendre, à l'amiable. Je vous avais deviné dès que je vous ai vu. Faites appeler ma voiture, Sir Robert. Le concert va s'achever, vous devez rejoindre vos invités ; rien ne m'ennuie tant que des Anglais qui viennent d'écouter de la musique, ils sombrent dans le romantisme et deviennent tellement affectueux !

Sir Robert sort. Entrent Lady Markby, Lord Caversham, Lord Goring, Mabel Chiltern et Lady Chiltern.

LADY MARKBY. Eh bien, ma chère Olivia, j'espère que vous avez passé un moment agréable. Sir Robert est si divertissant.

OLIVIA CHEVELEY (*amusée*). En effet !

LADY MARKBY. Il a une si intéressante et si brillante carrière.

LORD CAVERSHAM. A épousé une femme admirable.

LADY MARKBY. Je le confirme. Lady Chiltern est une femme de grands principes. A mon âge, je peux me permettre de ne pas donner le bon exemple, mais je me dois de signaler celles qui se tiennent bien. Lady Chiltern ennoblit tout ce qui l'entoure. Au risque de donner des dîners plutôt compassés. Mais enfin, nul n'est parfait, n'est-ce pas ? Je dois m'en aller. (*A Lady Chiltern.*) Bonne nuit, ma chère !

LORD CAVERSHAM. Je sors avec vous.

Elle sort, au bras de Lord Caversham.

OLIVIA CHEVELEY. Quelle charmante maison vous avez, Lady Chiltern ! Comme il doit faire bon vivre ici. Tout y respire le confort et la sécurité. Et vous avez, de surcroît, un époux délicieux...

Lady Chiltern prend Olivia Cheveley à part.

GERTRUDE CHILTERN. Pourquoi souhaitiez-vous rencontrer mon mari ?

OLIVIA CHEVELEY. J'ai le projet de l'intéresser à un canal argentin. Il a été très réceptif, ce qui est rare chez un homme. Il parlera demain soir à la Chambre en faveur de ce projet. Mais ces questions ne vous intéressent guère ?

GERTRUDE CHILTERN. Détrompez-vous !

OLIVIA CHEVELEY. Dans ce cas, allons l'écouter à la Galerie des Dames ? Ce sera un grand moment ! D'ici là, nous garderons cela secret.

GERTRUDE CHILTERN (*baissant la voix*). "Nous" ?

OLIVIA CHEVELEY (*avec un éclair d'amusement dans les yeux*). Votre mari et moi.

Entrée de Sir Robert.

ROBERT CHILTERN. Madame Cheveley, votre voiture est là.

OLIVIA CHEVELEY. Bonsoir, Lady Chiltern ! Bonne nuit, Lord Goring ! Je suis au Claridge. Vous pourriez y déposer votre carte ?

ARTHUR GORING. Si tel est votre vœu.

Elle sort au bras de Sir Robert. Lady Chiltern, troublée, les regarde longuement s'éloigner. Puis elle entre dans le salon voisin.

MABEL CHILTERN. Quelle horrible femme !

ARTHUR GORING. Vous devriez aller vous coucher, mademoiselle.

MABEL CHILTERN. Lord Goring !

ARTHUR GORING. Mon père me le dit bien à moi, je puis vous donner le même conseil. Quand on me donne un conseil, je m'empresse de le rendre aussitôt à quelqu'un d'autre, c'est la seule chose à faire avec les bons conseils.

MABEL CHILTERN. Lord Goring, je vous invite à vous asseoir près de moi, et à me dire ce qui vous passe par la tête, à condition que cela ne soit pas quelque chose de sérieux. (*Elle aperçoit un objet à demi dissimulé dans les coussins du canapé.*) Qu'est-ce que cela ? Quelqu'un a perdu une broche en diamants ? Très belle, regardez ? (*Elle la lui montre.*) Gertrude refuse que je porte autre chose que des perles, et des perles j'en ai par-dessus la tête. Elles vous donnent

un air respectable, vertueux et même intellectuel ! Je me demande à qui appartient cette broche.

ARTHUR GORING. C'est un très joli bracelet.

MABEL CHILTERN. Ce n'est pas un bracelet, c'est une broche.

ARTHUR GORING. On peut s'en servir comme bracelet.

Il le prend et, sortant un portefeuille, il y place soigneusement le bijou, puis remet le tout dans sa poche intérieure, avec un sang-froid imperturbable.

MABEL CHILTERN. Qu'est-ce que vous faites ?

ARTHUR GORING. Mademoiselle Mabel, j'ai une demande assez étrange à vous faire.

MABEL CHILTERN (*empressée*). Dites ! Je vous en prie. J'ai attendu ça toute la soirée.

ARTHUR GORING (*stupéfait, puis se ressaisissant*). Si quelqu'un vient réclamer cette broche, faites-le-moi savoir aussitôt. Ne dites à personne que c'est moi qui l'ai.

MABEL CHILTERN. C'est en effet une étrange demande.

ARTHUR GORING. J'avais offert cette broche à quelqu'un, il y a de cela des années.

MABEL CHILTERN. Ah, vous... ?

ARTHUR GORING. Oui.

Lady Chiltern revient. Les autres invités sont partis.

MABEL CHILTERN. Dans ce cas, bonsoir. Bonne nuit, Gertrude !

Elle sort.

GERTRUDE CHILTERN. Bonne nuit, chérie ! (*A Lord Goring.*) Vous avez vu qui Lady Markby a amené ce soir ?

ARTHUR GORING. Oui. Pour quelle raison est-elle venue ?

GERTRUDE CHILTERN. Apparemment pour tenter de convaincre Robert de soutenir un projet douteux auquel elle s'intéresse. Le Canal argentin.

ARTHUR GORING. Elle s'est trompée de personne.

GERTRUDE CHILTERN. Elle est incapable de comprendre un caractère aussi intègre que mon mari.

ARTHUR GORING. J'imagine que si elle a essayé d'attirer Robert dans ses filets, elle le regrette déjà. C'est extraordinaire comme les femmes intelligentes peuvent commettre des erreurs incroyables.

GERTRUDE CHILTERN. Elle n'est pas intelligente. Je la crois même stupide.

ARTHUR GORING. C'est souvent la même chose. Bonne nuit, Lady Chiltern.

GERTRUDE CHILTERN. Bonne nuit.

Entre Sir Robert.

ROBERT CHILTERN. Mon cher Arthur, tu nous quittes déjà ? Reste un peu, je te prie ?

ARTHUR GORING. Merci, je regrette, mais je ne peux pas. J'ai promis d'aller jeter un œil chez les Hartlock. On a, m'a-t-on dit, engagé un orchestre hongrois en uniforme mauve qui joue de la musique hongroise non moins mauve. Au revoir !

Il sort.

ROBERT CHILTERN. Que vous êtes belle ce soir, Gertrude !

GERTRUDE CHILTERN. Ce n'est pas vrai ? Vous n'allez pas soutenir cette spéculation concernant le Canal argentin ? Vous ne le pouvez pas !

ROBERT CHILTERN (*sursautant*). Qui vous a dit que j'allais le faire ?

GERTRUDE CHILTERN. Cette femme qui vient de sortir. Madame Cheveley, comme elle se fait appeler maintenant. Je la connais. Vous, pas. Nous avons été en pension ensemble. Elle était fausse, malhonnête, et elle exerçait une influence néfaste sur toutes celles dont elle gagnait la confiance ou l'amitié. Je la haïssais, je la méprisais. Elle a été renvoyée parce qu'elle était une voleuse.

ROBERT CHILTERN. Gertrude, ce que vous me dites est peut-être vrai, mais cela est ancien. Madame Cheveley a pu changer depuis. On ne peut juger personne en fonction de son passé.

GERTRUDE CHILTERN. Le passé nous a fait ce que nous sommes. C'est la seule façon de juger quelqu'un.

ROBERT CHILTERN. Vous exagérez !

GERTRUDE CHILTERN. C'est la vérité. Qu'a-t-elle voulu dire quand elle s'est vantée de vous avoir amené à prêter votre soutien, votre nom, à un projet que je vous ai moi-même entendu définir comme le plus malhonnête et le plus frauduleux ayant jamais existé en politique ?

ROBERT CHILTERN. Je m'étais trompé. Cela arrive à tout le monde.

GERTRUDE CHILTERN. Mais hier vous m'avez dit avoir reçu le rapport de la commission, et qu'il condamnait radicalement cette entreprise.

ROBERT CHILTERN. J'ai à présent de nouvelles raisons de croire que la commission avait des préventions, ou, en tout cas, de mauvaises informations. Par ailleurs, Gertrude, la vie publique et la vie privée sont deux choses différentes. Elles ont des règles distinctes et suivent des chemins séparés.

GERTRUDE CHILTERN. Elles devraient représenter, chacune, ce que l'homme a de meilleur. Je ne vois entre elles aucune différence. Nous sommes entièrement dans chacun de nos actes.

ROBERT CHILTERN. Dans le cas présent, sur un plan strictement politique, j'ai changé d'avis. C'est tout.

GERTRUDE CHILTERN. C'est tout !

ROBERT CHILTERN (*solennel*). Oui !

GERTRUDE CHILTERN. C'est affreux d'avoir à vous poser cette question : Robert, est-ce que vous me dites la vérité ?

ROBERT CHILTERN. Pourquoi me demandez-vous cela ?

GERTRUDE CHILTERN. Pourquoi ne me répondez-vous pas ? Si telle est bien la vérité ?

ROBERT CHILTERN. Vous voulez la vérité ?

GERTRUDE CHILTERN. La vérité pure et simple.

ROBERT CHILTERN. La vérité n'est jamais pure et elle est rarement simple, Gertrude, et la politique est un métier complexe. On peut avoir envers certaines personnes des obligations à remplir. Tôt ou tard, on doit faire des compromis. Tout le monde en fait, en politique.

GERTRUDE CHILTERN. Des compromis ? Est-ce vous qui parlez ? Vous avez changé !

ROBERT CHILTERN. Ce n'est pas moi qui ai changé, mais les circonstances.

GERTRUDE CHILTERN. Les circonstances ne peuvent pas modifier les principes !

ROBERT CHILTERN. Si je vous dis...

GERTRUDE CHILTERN. Oui ?

ROBERT CHILTERN. Que c'est une nécessité ? Une nécessité vitale ?

GERTRUDE CHILTERN. Une nécessité ? En vue de gagner quoi ? De l'argent ? Nous n'en avons pas besoin ! Et l'argent qui provient de la corruption est dégradant. Du pouvoir ? Mais, en lui-même, le pouvoir n'est rien. Le seul pouvoir qui vaut la peine, c'est celui de faire le bien. Or cette chose que vous allez faire est déshonorante !

ROBERT CHILTERN. Vous n'avez pas le droit d'employer des mots pareils. Il s'agit d'un compromis raisonné. Ni plus ni moins que cela.

GERTRUDE CHILTERN. Ceci convient à ceux qui spéculent de façon sordide, mais pas à vous ! Vous êtes différent. Pour le monde, comme pour moi, vous avez toujours représenté un modèle, un idéal. Nous, les femmes, pour aimer nous avons besoin d'admirer ; quand nous perdons la possibilité d'admirer, nous perdons tout. Ne tuez pas l'amour que j'ai pour vous ! Evitez que nos deux vies se séparent !

ROBERT CHILTERN. Se séparent ? Mais, jamais ! Gertrude, il n'y a rien dans mon passé que vous ne puissiez connaître...

GERTRUDE CHILTERN. Alors, vous allez écrire à madame Cheveley que vous ne soutenez pas ce projet scandaleux ?

ROBERT CHILTERN. Ecrire ? Il vaut mieux que je le lui dise en face.

GERTRUDE CHILTERN. Vous ne devez jamais la revoir. Vous ne devez plus parler à cette femme. Elle n'est pas digne d'adresser la parole à un homme tel que vous. Non ! Vous devez lui écrire, tout de suite, là, et votre lettre doit exprimer que votre décision est irrévocable !

ROBERT CHILTERN. Lui écrire ? Immédiatement ?

GERTRUDE CHILTERN. Oui.

ROBERT CHILTERN. Mais il est si tard. Presque minuit.

GERTRUDE CHILTERN. Quelle importance ! Ecrivez la lettre ici, Robert. Ecrivez que vous refusez de soutenir son projet parce que vous le trouvez malhonnête. Oui, écrivez le mot "malhonnête". C'est un mot qu'elle comprend. (*Sir Robert s'assied et écrit la lettre. Sa femme la prend, la lit.*) Oui. Cela ira... Et maintenant, l'enveloppe. (*Il écrit soigneusement le nom et l'adresse. Lady Chiltern prend l'enveloppe, la ferme et sort la donner à un domestique.*) Faites porter immédiatement cette lettre à l'hôtel Claridge... (*Elle revient aussitôt, rejoint son mari qui est resté pétrifié ; elle l'entoure tendrement de ses bras.*) J'ai l'impression ce soir de vous avoir sauvé d'un grand danger qui aurait affaibli l'estime où l'on vous tient. Vous n'en avez pas assez conscience, mais vous avez apporté à la vie politique de ce pays un esprit d'exigence, une noblesse, un air plus libre, comme une distinction, avec des objectifs plus purs et un sens de l'idéal, et c'est pour cela que je vous aime.

ROBERT CHILTERN. Oh, aimez-moi toujours, Gertrude, aimez-moi toujours !

GERTRUDE CHILTERN. Je vous aimerai toujours, comment ne pas aimer quelqu'un si digne d'être aimé ?

Elle l'embrasse, puis se lève et sort.

Sir Robert marche de long en large pendant un moment ; puis il s'assied ; il se prend la tête dans les mains.

ROBERT CHILTERN. Eteignez les lumières !

Soudain, l'obscurité se fait.

Une seule lumière est restée allumée, qui éclaire faiblement la tapisserie représentant le Triomphe de l'amour.

ACTE II

Même lieu, le lendemain après-midi.

Lord Goring, vêtu à la dernière mode, s'étale dans un fauteuil. Sir Robert Chiltern, agité, en grand désarroi, lui fait face, debout devant la cheminée. Pendant ce qui suit, il arpente la pièce nerveusement.

ARTHUR GORING. Mon cher Robert, voici une affaire bien préoccupante. Tu aurais dû tout raconter à ta femme. Il est nécessaire d'avoir des secrets pour les femmes des autres, si j'en crois les membres de mon club au crâne suffisamment dégarni pour être compétents. Mais aucun homme ne devrait avoir de secrets pour sa propre femme ; car elle finit toujours par découvrir la vérité.

ROBERT CHILTERN. Mais Arthur, quand aurais-je pu lui parler ? Certainement pas la nuit dernière ; elle se serait détournée de moi avec horreur... horreur et mépris. Cela se serait conclu par notre séparation définitive. J'aurais perdu l'amour de la seule femme au monde que j'adore, la seule qui m'a inspiré de l'amour.

ARTHUR GORING. Lady Chiltern est-elle à ce point parfaite ?

ROBERT CHILTERN. Oui ! Elle est à ce point parfaite.

ARTHUR GORING (*enlevant le gant de sa main gauche*). Comme c'est regrettable ! Pardon, mon ami, je plaisantais. Mais s'il en est ainsi, j'aimerais avoir avec Lady Chiltern une sérieuse conversation sur la vie.

ROBERT CHILTERN. Ce serait tout à fait inutile.

ARTHUR GORING. Puis-je au moins essayer ?

ROBERT CHILTERN. Rien ne peut la faire changer d'avis.

ARTHUR GORING. Au pire, ce serait de la psychologie expérimentale.

ROBERT CHILTERN. Toute expérience en ce domaine est dangereuse.

ARTHUR GORING. S'il n'y a pas de danger, la vie ne vaut pas d'être vécue... Tu aurais dû tout lui dire depuis le début.

ROBERT CHILTERN. Quand ? Lors de nos fiançailles ? Crois-tu qu'elle m'aurait épousé si elle avait connu l'exacte origine de ma fortune, et donc de ma carrière, et si je lui avais avoué que j'avais agi d'une façon que la plupart des gens jugeraient honteuse et déshonorante ?

ARTHUR GORING (*lentement*). En effet, la plupart des gens donneraient à cela de vilains noms.

ROBERT CHILTERN (*amèrement*). Ce sont ces gens qui agissent de même chaque jour, et, ce qui est pire, secrètement. Mais au moins, en faisant ce que j'ai fait, je n'ai lésé personne.

ARTHUR GORING (*le regardant droit dans les yeux*). Si : toi, Robert.

ROBERT CHILTERN. Est-ce qu'on peut reprocher à quelqu'un un acte vieux de dix-huit ans ? La carrière entière d'un homme serait ruinée pour une faute commise dans sa jeunesse ? J'avais le double handicap d'être bien né et pauvre – deux choses impardonnables. Si une folie, ou un péché de jeunesse, comme on dit, faisait sombrer une vie comme la mienne, tu trouverais cela juste ?

ARTHUR GORING. La vie n'est jamais juste. Et c'est peut-être bien ainsi.

ROBERT CHILTERN. Tout homme qui a de l'ambition doit lutter contre son époque avec les armes qu'elle lui offre. Ce que notre époque vénère, c'est l'argent. Le dieu de cette époque, c'est la richesse. Pour réussir, il faut de l'argent. Il faut en avoir à tout prix.

ARTHUR GORING. Tu te sous-estimes. Tu aurais aussi bien réussi avec moins d'argent.

ROBERT CHILTERN. Oui, dans ma vieillesse ! Une fois épuisé, à bout de forces, blasé, déçu, ayant perdu ma volonté de pouvoir, ou incapable de m'en servir. C'est jeune qu'il faut avoir la réussite et le succès.

ARTHUR GORING. Personne n'a plus brillamment réussi que toi. Secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères à ton âge, c'est à faire rêver n'importe qui.

ROBERT CHILTERN. Et si j'allais tout perdre ? Si on me chassait de la vie publique ?

ARTHUR GORING. Tout de même, comment as-tu pu te vendre pour de l'argent ?

ROBERT CHILTERN. Ce n'est pas moi qui me suis vendu pour de l'argent. C'est le succès que j'ai acheté.

ARTHUR GORING. Tu l'as payé au prix fort. Qui a pu t'en donner l'idée ?

ROBERT CHILTERN. Le baron Arnheim.

ARTHUR GORING. Le scélérat !

ROBERT CHILTERN. Non ; c'était un homme de culture, subtil, charmant, raffiné. Un des hommes les plus intelligents que j'aie rencontrés.

ARTHUR GORING. Ah ! Je préfère le premier imbécile venu. J'admire la stupidité. Cela rejoint la sympathie que m'inspirent mes semblables ! Comment le baron Arnheim s'y est-il pris, raconte-moi ?

ROBERT CHILTERN (*s'écroulant dans un fauteuil*). Un soir, chez Lord Radley, après dîner, le baron Arnheim a soutenu que le succès, à notre époque, relève d'une science exacte. D'une voix calme, fascinante, il nous a exposé la plus terrible de toutes les philosophies, celle du pouvoir, et il nous a enseigné le plus merveilleux de tous les évangiles, l'évangile de l'or. Il avait dû remarquer l'effet que cela produisait sur moi, car quelques jours après il m'écrivait pour me demander d'aller le voir. Il habitait Park Lane à cette époque. Je me souviens très bien de l'étrange sourire sur ses lèvres minces alors qu'il me faisait visiter sa magnifique galerie de tableaux, qu'il me montrait ses tapisseries, ses émaux, ses bijoux, ses ivoires sculptés. J'étais ébloui par ce luxe. Ce n'est rien d'autre qu'un décor, m'a-t-il dit, comme au théâtre. Seul compte le pouvoir, le pouvoir sur les autres, le pouvoir sur le monde. Tel est le plaisir suprême, la seule joie dont on ne se fatigue jamais.

ARTHUR GORING (*très convaincu*). Profession de foi superficielle ! Mais comment le baron a-t-il obtenu de toi ce que tu as fait ?

ROBERT CHILTERN. Je prenais congé... il m'a dit qu'il ferait de moi un homme très riche, si je pouvais secrètement lui procurer une

information intéressante. Six semaines plus tard, certains documents secrets me passaient entre les mains.

ARTHUR GORING. Des secrets d'Etat ?

ROBERT CHILTERN. Oui.

Lord Goring soupire, passe la main sur son front, puis lève les yeux.

(Se levant.) La richesse m'a donné un pouvoir énorme. Au début de ma vie, elle m'a donné de quoi être libre. La liberté est tout. Tu n'as jamais été pauvre. Tu ne peux pas comprendre la chance inouïe que le baron m'a donnée. Une chance qui est donnée à si peu d'hommes.

ARTHUR GORING. Heureusement pour eux, si on en juge par le résultat. *(Pause.)* Je n'aurais jamais imaginé qu'un homme tel que toi soit faible au point de céder à cette tentation.

ROBERT CHILTERN. Faible ? Pour céder à une tentation très forte, pour risquer sa vie en un instant, sur un coup de dés, il faut être capable d'aucune faiblesse. On a besoin d'un affreux, d'un terrible courage. Ce courage, je l'ai eu. L'après-midi même, j'écrivais au baron Arnheim la lettre que détient maintenant cette femme. Il a gagné, grâce à cette transaction, près d'un million de livres.

ARTHUR GORING. Et toi ?

ROBERT CHILTERN. Cent cinquante mille.

ARTHUR GORING. Tu valais plus.

ROBERT CHILTERN. Non ; cet argent m'a donné ce que je voulais : le pouvoir sur les autres. Je suis entré à la Chambre. Le baron me donnait de temps en temps des conseils financiers. En moins de cinq ans, j'avais triplé ma fortune. Depuis, j'ai touché à tout avec succès. J'ai eu une telle chance dans les affaires d'argent que j'en avais presque peur. Je me rappelle avoir lu, je ne sais où, que lorsque les dieux veulent nous punir ils exaucent nos prières. Est-ce que tu me méprises, maintenant ?

ARTHUR GORING *(profondément ému)*. Je suis extrêmement désolé pour toi.

ROBERT CHILTERN. Je ne peux pas dire que j'aie éprouvé le moindre remords. Mais ensuite, plusieurs fois, je me suis, comme on dit,

acheté une conscience. En faisant des dons en argent. Afin de désarmer la destinée. La somme que le baron Arnheim m'a donnée, j'en ai distribué au moins le double à des bonnes œuvres.

ARTHUR GORING. La charité publique ? Dieu de Dieu ! En as-tu fait du mal !

ROBERT CHILTERN. Oh, ne dis pas ça.

ARTHUR GORING. Ne fais pas attention. Je dis toujours ce que je ne devrais pas dire. Je dis tout haut ce que je pense tout bas ! Ce qui est une erreur, par les temps qui courent. On s'expose à ne pas être compris.

ROBERT CHILTERN. J'ai besoin de toi.

ARTHUR GORING. Je t'aiderai autant que je pourrai. Tu le sais.

ROBERT CHILTERN. Merci. Que faire ? Qu'est-ce qu'on peut faire ?

ARTHUR GORING. Pour commencer, tu dois raconter toute l'histoire à ta femme.

ROBERT CHILTERN. Ah, non ! Ça, je ne le ferai pas. Cela tuerait son amour. Comment me défendre contre cette madame Cheveley ? Tu la connaissais ?

ARTHUR GORING. Oui.

ROBERT CHILTERN. Tu la connaissais bien ?

ARTHUR GORING. Au point que je m'étais "fiancé" avec elle autrefois, le temps d'un week-end chez les Tenby. Notre aventure a duré trois jours... ou presque.

ROBERT CHILTERN. Pourquoi avez-vous rompu ?

ARTHUR GORING. Je ne sais plus. C'est sans importance... Lui as-tu offert de l'argent ? Jadis, elle trouvait l'argent irrésistible.

ROBERT CHILTERN. Je lui ai proposé tout l'argent qu'elle voulait. Elle a refusé.

ARTHUR GORING. Le fabuleux évangile de l'or ne fonctionne donc pas toujours. Les riches ne peuvent pas tout acheter, en somme.

ROBERT CHILTERN. C'est autrement qu'il faut combattre cette femme.

ARTHUR GORING. Nous devons trouver son point faible. Il y a un défaut en chacun de nous. (*Il avance nonchalamment jusqu'à la cheminée et se regarde dans le miroir.*) Selon mon père, même moi je ne fais pas exception. Je me demande s'il n'a pas raison.

ROBERT CHILTERN. Pour me défendre contre madame Cheveley, j'ai le droit d'utiliser toutes les armes possibles, n'est-ce pas ?

ARTHUR GORING (*se regardant toujours dans le miroir*). Sans aucun scrupule. Elle a toutes les cartes en main.

ROBERT CHILTERN (*s'asseyant et écrivant*). Je vais envoyer un télégramme codé à notre ambassade à Vienne, et demander ce qu'on aurait réuni contre elle. Il existe peut-être un secret qu'elle aurait à redouter.

ARTHUR GORING. Olivia Cheveley est une femme libre, une de ces femmes modernes qui portent le scandale aussi bien qu'un nouveau chapeau. Provoquer un scandale est une chose qu'elle doit adorer. Elle doit en être en ce moment terriblement privée.

ROBERT CHILTERN. Qu'est-ce qui te le fait penser ?

ARTHUR GORING. Hier soir, elle portait trop de rouge à lèvres et pas assez de vêtements. Ce qui est toujours signe de désespoir chez une femme.

ROBERT CHILTERN. Faut-il, oui ou non, écrire à Vienne ?

ARTHUR GORING. Toute question mérite d'être posée. Mais peu de questions méritent une réponse.

ROBERT CHILTERN (*pliant la lettre qu'il a achevé d'écrire*). Je vais la faire coder par mon secrétaire, qui l'expédiera aussitôt... Je me demande quel était son moyen de pression sur le baron Arnheim.

ARTHUR GORING. Moi aussi.

ROBERT CHILTERN. Je me sens comme sur un bateau qui fait naufrage. L'eau atteint mes pieds, l'air contient le goût des tempêtes. Mais je combattrai madame Cheveley jusqu'à la mort ! Pourvu que ma femme n'en sache rien... Chut !

Entre Lady Chiltern, en robe de promenade.

GERTRUDE CHILTERN. Bonjour, Lord Goring.

ARTHUR GORING. Bonjour, Lady Chiltern ! Vous êtes allée au parc ?

GERTRUDE CHILTERN. Non, je reviens d'une réunion du Mouvement pour la Libération des Femmes, où, d'ailleurs, votre nom, Robert, a été acclamé. (*A Lord Goring.*) Vous restez pour le thé, j'espère ?

ARTHUR GORING. Volontiers, merci.

GERTRUDE CHILTERN. Je reviens dans une seconde, le temps d'enlever mon chapeau.

ARTHUR GORING (*en toute conviction*). N'en faites rien, je vous prie. Il est ravissant. J'espère que le Mouvement pour la Libération des Femmes n'a pas manqué non plus de l'acclamer.

GERTRUDE CHILTERN (*avec un sourire*). Nous avons mieux à faire que d'admirer un chapeau.

ARTHUR GORING. Vraiment ? Quelle sorte de travail ?

GERTRUDE CHILTERN. Oh, des choses ennuyeuses, utiles et merveilleuses : les garanties sociales du personnel dans les usines, l'accès des femmes aux postes de responsabilité, la loi sur la journée de huit heures, la question de l'immunité parlementaire... tous sujets qui ne vous semblent d'aucun intérêt.

ARTHUR GORING. Entre vous, vous ne parlez jamais de chapeaux ?

GERTRUDE CHILTERN (*avec une indignation jouée*). De chapeaux ? Oh ! Jamais !

Lady Chiltern sort.

ROBERT CHILTERN (*prenant la main de Lord Goring*). Tu es un ami, Arthur, un véritable ami.

ARTHUR GORING. Je n'ai encore rien fait pour t'aider, et ça me rend furieux contre moi.

ROBERT CHILTERN. Pouvoir se confier à quelqu'un, c'est beaucoup. La vérité m'étouffait.

ARTHUR GORING. Je dis toujours la vérité pour commencer, histoire de m'en débarrasser. Au club, on trouve ça prétentieux, surtout les membres les plus âgés. C'est peut-être vrai, d'ailleurs.

ROBERT CHILTERN. Evidemment, rien ne doit égaler de vivre dans la vérité. (*Il soupire et se dirige vers la porte.*) Je te reverrai bientôt ?

ARTHUR GORING. Dès que tu le voudras. Ce soir, j'ai prévu de faire un tour au Bal des Débutantes. Si tu as besoin de moi, fais-moi porter un mot à Curzon Street.

ROBERT CHILTERN. Merci.

Lady Chiltern est de retour.

GERTRUDE CHILTERN. Vous vous en allez ?

ROBERT CHILTERN. J'ai des lettres à écrire.

GERTRUDE CHILTERN. Vous avez l'air fatigué. Pensez à vous davantage, et travaillez moins. Il faut me le promettre.

ROBERT CHILTERN. Mais ce n'est rien, ma chère, ce n'est rien.

Il l'embrasse. Il sort.

GERTRUDE CHILTERN (*à Lord Goring*). Asseyez-vous donc. Je voudrais vous parler...

ARTHUR GORING. De madame Cheveley ?

GERTRUDE CHILTERN. Vous avez deviné. Hier, après que vous êtes parti, j'ai découvert qu'elle avait dit vrai, mais, naturellement, j'ai fait écrire à Robert une lettre où il retirait sa promesse.

ARTHUR GORING. C'est ce que j'ai compris.

GERTRUDE CHILTERN. Faire ce qu'il avait promis eût été une tache sur sa carrière. Jusqu'ici, Robert ne s'est jamais permis une de ces faiblesses communes aux hommes ordinaires. (*Elle regarde Lord Goring, qui reste silencieux.*) C'est bien votre avis ? Vous êtes le meilleur ami de Robert. Vous êtes notre meilleur ami. Personne, moi mise à part, ne connaît Robert aussi bien que vous. Il n'a aucun secret pour moi, et je ne pense pas qu'il en ait pour vous.

ARTHUR GORING. Certainement, il n'a pas de secret pour moi. Du moins, je le crois.

GERTRUDE CHILTERN. J'ai besoin de vous l'entendre dire : n'ai-je pas raison d'avoir une si haute opinion de lui ? Parlez-moi franchement.

ARTHUR GORING (*la regardant droit dans les yeux*). Franchement ?

GERTRUDE CHILTERN. Oui.

ARTHUR GORING. Lady Chiltern, il me semble que dans la vie courante, le succès, le vrai succès est toujours en partie dépourvu de scrupules. Toute ambition contient de l'indélicatesse. Dès qu'un homme s'est fixé un but à atteindre, s'il doit gravir pour cela une falaise, cette falaise il la gravira, et s'il doit pour cela marcher dans la boue...

GERTRUDE CHILTERN. Eh bien ?

ARTHUR GORING. Il y marchera. Cela vaut pour tout le monde et pour chacun en particulier.

GERTRUDE CHILTERN. Pourquoi me regardez-vous si étrangement ?

ARTHUR GORING. Il m'est arrivé, Lady Chiltern, de vous trouver... trop ferme dans votre façon de juger la vie... Souvent, vous ne faites pas assez la part des choses. Il y a de la faiblesse, ou pire, en chacun de nous. Supposons, par exemple, qu'un homme public, pris au hasard, mon père... ou bien alors Robert, ait écrit à quelqu'un il y a des années, une lettre absurde...

GERTRUDE CHILTERN. Absurde. Qu'entendez-vous par là ?

ARTHUR GORING. Une lettre compromettant gravement sa situation.

GERTRUDE CHILTERN. Robert est incapable de commettre une chose absurde, autant qu'une action coupable.

ARTHUR GORING (*après un long silence*). Personne n'est incapable de commettre un acte absurde. Ou une action coupable.

GERTRUDE CHILTERN. Seriez-vous devenu nihiliste ? Nos mondains devraient prendre le deuil.

ARTHUR GORING. Non, Lady Chiltern, je ne suis pas nihiliste... mot dont je ne suis pas sûr de connaître le sens. Mais je sais que l'existence ne mérite pas d'être vécue si l'on n'y fait pas preuve d'une grande indulgence. C'est l'amour, et non la philosophie allemande, qui donne son sens à la vie de tous les jours. Si vous êtes un jour en difficulté, Lady Chiltern, n'oubliez pas que vous pouvez avoir entièrement confiance en moi ; si vous avez besoin de moi, je vous aiderai autant que je le pourrai.

GERTRUDE CHILTERN (*très surprise*). Comme vous voilà sérieux. Je ne vous ai jamais vu parler aussi sérieusement.

ARTHUR GORING (*riant*). Je vous prie de m'excuser. On ne m'y reprendra plus.

GERTRUDE CHILTERN. Mais j'aime quand vous êtes sérieux.

Mabel Chiltern entre soudain, vêtue d'une robe ravissante.

MABEL CHILTERN. Oh ! Quelles choses épouvantables tu dis à Lord Goring. Le sérieux ne lui conviendrait pas. Bonjour, Lord Goring ! Restez aussi frivole que possible.

ARTHUR GORING. Je crains, ce matin, d'être assez loin du compte. Qui plus est, maintenant je dois partir.

MABEL CHILTERN. A l'instant où j'arrive ! Quelles mauvaises manières vous avez ! Vous avez été très mal élevé.

ARTHUR GORING. Rien n'est plus vrai.

MABEL CHILTERN. J'aurais bien voulu faire votre éducation !

ARTHUR GORING. Je suis si désolé que vous ne l'ayez pu.

MABEL CHILTERN. Il est trop tard, j'imagine ?

ARTHUR GORING (*souriant*). Ce n'est pas certain.

MABEL CHILTERN. Irez-vous faire du cheval demain matin ?

ARTHUR GORING. Oui, à dix heures.

MABEL CHILTERN. Dix heures ? J'y serai. N'oubliez pas.

ARTHUR GORING. Soyez sans crainte. A propos, Lady Chiltern, le *Morning Post* n'a pas publié la liste de vos invités. Ils ont dû la remplacer par les délibérations du conseil municipal ou le discours du Premier ministre, ou un sujet tout aussi passionnant. Pourriez-vous me communiquer cette liste ? J'ai une raison précise de vous la demander.

GERTRUDE CHILTERN. Bien entendu. Le secrétaire de mon mari vous la donnera.

ARTHUR GORING. Merci infiniment.

MABEL CHILTERN. Ce secrétaire devient la personne la plus indispensable de la ville de Londres.

ARTHUR GORING. Et qui en est le plus bel ornement ?

MABEL CHILTERN (*triomphalement*). C'est moi !

ARTHUR GORING. C'est fort de l'avoir deviné ! (*Il prend son chapeau et sa canne.*) Au revoir, Lady Chiltern ! Au revoir, Mabel. Nous disons : dix heures, demain matin ?

MABEL CHILTERN. Dix heures précises.

ARTHUR GORING. Tapantes. N'amenez pas le secrétaire de Sir Robert.

MABEL CHILTERN. Certainement pas. Le secrétaire de Sir Robert est en disgrâce.

ARTHUR GORING. Ravi de l'apprendre.

Il s'incline et sort.

MABEL CHILTERN. Gertrude, j'aimerais que tu dises deux mots à ce secrétaire.

GERTRUDE CHILTERN. Tommy Trafford ? Qu'est-ce qu'il a fait ? Robert n'a jamais eu de meilleur collaborateur.

MABEL CHILTERN. Monsieur Trafford m'a encore demandée en mariage. Il passe sa vie à me demander en mariage. Il a renouvelé sa demande hier dans le salon où avait lieu le concert, alors que j'étais sans défense, à l'instant où se jouait un trio très subtil. Inutile de préciser que je n'ai pas osé lui répondre quoi que ce soit. Si j'avais répondu, cela aurait fait arrêter la musique. Les musiciens sont des gens infréquentables ; ils exigent qu'on les écoute à l'instant où on voudrait être complètement sourd... Ce matin, en plein jour, ce monsieur Trafford m'a redemandée en mariage devant l'affreuse statue d'Achille. Vraiment, les choses qui se montrent sur le devant de cette œuvre d'art sont on ne peut plus provocantes. La police devrait intervenir. Au déjeuner enfin, j'ai vu dans son regard luisant qu'il allait renouveler une fois encore sa demande en mariage. Je l'ai interrompu in extremis en prétendant que j'étais bimétalliste... mot que j'ai entendu je ne sais où, que je ne comprends pas, et

que, par bonheur, l'affreux secrétaire a semblé ignorer autant que moi. Ajoutons que ce monsieur Trafford ne me demande pas en mariage à voix haute, ce qui aurait le mérite d'impressionner les gens. Il le fait sur un ton détestablement confidentiel ! Il se croit romantique en chuchotant comme un docteur. Parle-lui donc, Gertrude. Il est hors de question qu'il m'épouse, mais je l'autorise à présenter sa demande une fois par semaine, à la condition d'attirer quelque peu l'attention.

GERTRUDE CHILTERN. Mabel, ne parle donc pas ainsi de quelqu'un promis à un brillant avenir.

MABEL CHILTERN. Pour rien au monde je n'épouserai quelqu'un dont on dit qu'il a un brillant avenir.

GERTRUDE CHILTERN. Mabel !

MABEL CHILTERN. Toi, tu aimes fréquenter les génies. Je n'ai pas du tout ce caractère-là ! D'une manière générale, je les trouve impossibles. Robert est le seul que j'aie pu supporter. Les génies ont toujours quelque chose à dire, ils parlent, ils parlent. Ils pensent à eux toujours, alors que moi, c'est à moi que je veux que l'on pense... Je dois y aller. Je répète chez Lady Basildon. Un spectacle de mime. Des tableaux vivants. Le Triomphe de quelque chose, de quoi ? je ne sais plus. En fait de triomphe, j'espère que ce sera le mien ; lui seul m'intéresse. (*Elle embrasse Lady Chiltern, sort, puis revient en courant.*) Oh, Gertrude, sais-tu qui vient ? Cette affreuse madame Cheveley, dans une robe adorable. Est-ce que tu l'as invitée ?

GERTRUDE CHILTERN. Elle vient me voir ? C'est impossible !

MABEL CHILTERN. Elle monte l'escalier, en personne, avec son air si peu naturel.

GERTRUDE CHILTERN. Inutile de rester là, Mabel.

MABEL CHILTERN. Je veux serrer la main de Lady Markby. Je la trouve si amusante, surtout quand elle me gronde !

Lady Markby et Olivia Cheveley paraissent.

GERTRUDE CHILTERN. Chère Lady Markby, comme c'est aimable à vous ! (*Elle lui serre la main et incline la tête froidement devant Olivia Cheveley.*) Voulez-vous vous asseoir ?

OLIVIA CHEVELEY. Merci. Mademoiselle Chiltern, je suppose ? J'aimerais faire sa connaissance.

GERTRUDE CHILTERN. Mabel, madame Cheveley veut faire ta connaissance.

Mabel incline la tête pour saluer.

OLIVIA CHEVELEY (*s'asseyant*). Vous portiez hier une robe absolument ravissante, mademoiselle.

MABEL CHILTERN. Vraiment ? Je le dirai à ma couturière. Au revoir, Lady Markby !

LADY MARKBY. Vous partez déjà ?

MABEL CHILTERN. Je suis désolée, mais je n'ai pas le choix. Je dois aller répéter. Je figure dans des tableaux vivants, où je dois me tenir debout sur la tête.

LADY MARKBY. Debout sur la tête, mon enfant ? Oh ! Refusez ! Rien n'est plus néfaste pour la santé.

Elle s'assied sur le canapé près de Lady Chiltern.

MABEL CHILTERN. Mais c'est pour une association charitable, l'Œuvre de Secours aux Sans-Travail, les seuls individus que je trouve dignes d'intérêt. Je suis secrétaire de l'association, et monsieur Trafford en est le trésorier.

OLIVIA CHEVELEY. Lord Goring en fait-il partie ?

MABEL CHILTERN. Il en est le président.

OLIVIA CHEVELEY. Cela doit lui convenir à merveille.

LADY MARKBY. Mabel, vous êtes une personne remarquablement moderne. Un peu trop, sans doute. C'est dangereux. On court le risque de se retrouver démodé du jour au lendemain.

MABEL CHILTERN. Quelle horreur !

LADY MARKBY. Oh, ma chérie, il n'y a pas de raison de vous torturer. Vous serez toujours plus ravissante qu'il n'est permis de l'être en Angleterre.

MABEL CHILTERN. Merci, Lady Markby, pour l'Angleterre... et pour moi.

Elle sort.

LADY MARKBY. Ma chère Gertrude, nous sommes simplement venues pour demander si la broche en diamants de madame Cheveley avait été retrouvée.

GERTRUDE CHILTERN. Ici ?

OLIVIA CHEVELEY. Oui. Je me suis aperçue que je ne l'avais plus à mon retour au Claridge. J'ai supposé que j'avais pu la laisser tomber chez vous.

GERTRUDE CHILTERN. Je n'en ai pas entendu parler. Mais je demanderai aux domestiques.

OLIVIA CHEVELEY. Ne vous donnez pas cette peine. J'ai dû la perdre à l'Opéra, avant de venir chez vous.

LADY MARKBY. Mais oui, ce devait être à l'Opéra. Un monde si agité s'y bouscule, au point que je me demande comment en fin de soirée il nous reste encore un habit sur le dos ! Pour ma part, quand j'en reviens, il me semble ne plus rien avoir sur la peau, à l'exception d'un lambeau tout juste suffisant pour empêcher les classes inférieures de me lancer des réflexions pénibles quand je monte en voiture. Notre société est réellement surpeuplée. J'attends impatiemment que quelqu'un fasse voter une loi pour encourager l'émigration.

OLIVIA CHEVELEY. Je partage votre impression. Je n'étais pas revenue à Londres depuis six ans, et je trouve la société terriblement mêlée. On voit partout les gens les plus étranges.

LADY MARKBY. C'est absolument vrai, ma chère. Mais on n'est pas tenu de faire leur connaissance. J'ignore qui sont la plupart des gens qui fréquentent chez moi. Et d'après ce que j'entends à leur propos, il vaut mieux qu'il en soit ainsi.

GERTRUDE CHILTERN. Quelle sorte de broche avez-vous perdue ?

OLIVIA CHEVELEY. Une broche en diamants, en forme de serpent, avec un rubis, un assez gros rubis.

LADY MARKBY. Je croyais, ma chère, que c'était un saphir ?

OLIVIA CHEVELEY (*souriant*). Non, Lady Markby : un rubis.

LADY MARKBY. C'est très agaçant de perdre quelque chose. Je me souviens, il y a des années, à Bath, à la buvette de la station thermale,

d'avoir perdu un bracelet en camée d'une grande beauté, que Sir John m'avait offert. Je ne pense pas qu'il m'ait offert quoi que ce soit depuis. Il ne pense plus qu'à être utile aux classes travailleuses. Cette Chambre des Communes est le pire coup porté au bonheur conjugal, depuis cette invention diabolique appelée droit des femmes à l'éducation supérieure.

GERTRUDE CHILTERN. Ah ! je ne vous laisserai pas en parler ainsi dans cette maison. Robert est un grand défenseur du droit de la femme à l'éducation supérieure, et moi de même.

OLIVIA CHEVELEY. On devrait aussi prévoir une éducation supérieure pour les hommes. Ils en ont fâcheusement besoin.

LADY MARKBY. Voilà qui est vrai, ma chère. Mais je crains fort qu'un tel projet soit irréalisable. L'homme n'est guère enclin à se perfectionner. En ce qui concerne la femme, c'est pire. Pour le croire, il faut faire partie, comme vous, chère Gertrude, de la nouvelle génération. De mon temps, on nous apprenait à ne rien comprendre à rien. C'était la vieille éducation, comme c'était intéressant. La quantité de choses à ne pas comprendre que l'on nous a apprises à ma pauvre sœur et à moi est extraordinaire. Mais à ce qu'on me dit, les femmes modernes comprennent tout.

OLIVIA CHEVELEY. A l'exception de leurs maris. C'est bien la seule chose que la femme moderne ne comprendra jamais.

LADY MARKBY. Et c'est très bien ainsi, ma chère, croyez-moi. Sinon, combien de foyers heureux seraient brisés. Sauf le vôtre, Gertrude, je le proclame. Vous avez épousé un mari modèle. J'aimerais pouvoir en dire autant. Sir John est devenu réellement insupportable. Ce matin, le temps de son petit déjeuner, il est allé se planter devant la cheminée, il a mis les mains dans les poches, et il a harangué le pays tout entier. J'ai quitté la table, après ma deuxième tasse de thé. Ses éclats de voix s'entendaient dans toute la maison ! Je suis sûre, Gertrude, que Sir Robert n'est pas comme cela.

GERTRUDE CHILTERN. Je m'intéresse beaucoup à la politique, Lady Markby. J'adore entendre Robert m'en parler.

LADY MARKBY. J'espère qu'il ne se passionne pas autant que Sir John pour le *Journal officiel*. Cette lecture n'est bénéfique pour personne.

GERTRUDE CHILTERN. Voulez-vous du thé, Lady Markby ?

LADY MARKBY. Non, merci, ma chère. En fait, j'avais promis de faire une visite à cette pauvre Lady Brancaster, qui vient de perdre son mari. Le chagrin l'a changée incroyablement. Ses cheveux sont devenus jaunes et elle semble avoir rajeuni de dix ans... *(Pause, puis rebondissant aussitôt :)* C'est une famille où les drames s'accablent. Sa sœur, madame Jekyll, a une vie désastreuse ; elle est entrée dans un couvent ; à moins qu'elle ne soit chanteuse d'opéra, je ne sais plus. Non : elle s'est mise à la broderie. *(Se levant.)* Si vous le permettez, je vais aller écouter les plaintes de cette pauvre Lady Brancaster. Je vous confie madame Cheveley, que je reviendrai chercher dans un quart d'heure... *(Lady Chiltern ne bronchant pas.)* à moins que vous ne préfériez, chère amie, attendre dans la voiture ?

OLIVIA CHEVELEY *(se levant)*. Cela ne me dérange nullement d'attendre dans la voiture.

GERTRUDE CHILTERN *(se levant aussi)*. J'espère que madame Cheveley voudra bien rester quelques instants. Nous avons des choses à nous dire.

OLIVIA CHEVELEY. Comme c'est aimable, Lady Chiltern ! Rien ne pouvait me faire plus plaisir.

LADY MARKBY. Vous aurez une foule de charmants souvenirs d'école à vous raconter ! Au revoir, Gertrude ! Nous verrons-nous à la soirée de Lady Bonar ? Elle a découvert un nouveau petit génie, quelqu'un qui ne fait rien, absolument rien... voilà qui est reposant !

GERTRUDE CHILTERN. Non, Lady Markby. Robert et moi dînerons ce soir en tête à tête. Puis Robert ira à la Chambre, bien qu'il n'y ait rien d'intéressant à l'ordre du jour.

LADY MARKBY. Vous dînez chez vous en tête à tête ? Ciel ! Quel courage ! Mais j'oubliais que votre mari est une exception. Le mien est de l'espèce courante, et il n'y a rien de tel pour faire vieillir prématurément une femme.

Lady Markby sort.

OLIVIA CHEVELEY. Quelle femme étonnante ! Je n'ai jamais connu une femme qui parle autant pour ne rien dire. Elle devrait devenir député. Elle serait plus douée que son mari, qui est le modèle de l'Anglais, ennuyeux par principe et enragé par habitude.

Lady Chiltern ne répond pas. Elle reste debout. Il y a un silence. Puis les regards des deux femmes se croisent. Lady Chiltern est devenue pâle, elle a un air sévère. Olivia Cheveley semble plutôt amusée.

GERTRUDE CHILTERN. Madame Cheveley, je vous le dis franchement, si j'avais su qui vous étiez, je ne vous aurais pas accueillie chez moi la nuit dernière.

OLIVIA CHEVELEY *(usant d'un tutoiement insolent)*. Je vois, Gertrude, qu'après toutes ces années, tu n'as pas changé.

GERTRUDE CHILTERN. Je ne change jamais.

OLIVIA CHEVELEY *(haussant les sourcils)*. La vie ne t'a donc rien appris ?

GERTRUDE CHILTERN. Elle m'a appris qu'une personne coupable une fois d'actes malhonnêtes et déshonorants peut recommencer, et qu'on doit éviter cette personne.

OLIVIA CHEVELEY. Dans ton esprit cela s'applique à tout le monde ?

GERTRUDE CHILTERN. A tout le monde. Sans exception.

OLIVIA CHEVELEY. Alors, Gertrude, je te plains.

GERTRUDE CHILTERN. Il est avéré que toute relation entre nous est impossible.

OLIVIA CHEVELEY *(s'enfonçant confortablement dans son fauteuil)*. Je n'accorde pas le moindre crédit à tes leçons de morale. La morale n'est qu'une forme d'autorité que l'on exerce sur les gens qui ne nous sont pas sympathiques. Tu ne me trouves pas sympathique. Tu me détestes. Je suis pourtant venue jusqu'ici pour te rendre service.

GERTRUDE CHILTERN *(méprisante)*. Le même sans doute que vous prétendiez rendre hier soir à mon mari. Dieu merci, je l'en ai préservé et nous avons coupé court.

OLIVIA CHEVELEY (*bondissant sur ses pieds et la vouvoyant de nouveau*). C'est donc vous qui lui avez fait écrire cette lettre insolente ? C'est vous qui lui faites manquer de parole ?

GERTRUDE CHILTERN. Oui.

OLIVIA CHEVELEY. Ce sera donc à vous de faire ce qu'il faut pour qu'il tienne son engagement. Vous avez jusqu'à l'ouverture de la séance à la Chambre. Si d'ici là votre mari ne s'est pas solennellement engagé à m'aider à mener à bien ce grand projet auquel je m'intéresse...

GERTRUDE CHILTERN. Cette spéculation frauduleuse...

OLIVIA CHEVELEY. Appelez cela comme vous voulez. Je tiens votre mari dans le creux de ma main. Je peux l'écraser. Si vous êtes sensée, vous ferez en sorte qu'il fasse ce que je dis.

GERTRUDE CHILTERN. En quoi mon mari a-t-il à voir avec vous ? Avec une femme comme vous ?

OLIVIA CHEVELEY (*avec un rire amer*). Entre votre mari et vous, il y a des abîmes. Lui et moi sommes plus proches que des amis. Nous sommes des ennemis enchaînés l'un à l'autre. Je l'estime. Estimer ses ennemis, c'est être en accord avec soi-même. On ne saurait être trop prudent dans le choix de ses ennemis ; je n'en ai pas un qui soit un sot. Profondément, nous sommes assortis, votre mari et moi !

GERTRUDE CHILTERN. Comment osez-vous ranger mon mari parmi les gens de votre espèce ? Comment osez-vous le menacer ou me menacer ?

OLIVIA CHEVELEY. Je vous préfère dans cette humeur. Quand les gens sont d'accord avec moi, j'ai le sentiment que je suis dans mon tort !

GERTRUDE CHILTERN. Je vous demande de sortir de ma maison. Vous n'en êtes pas digne !

Sir Robert Chiltern entre. Il entend les paroles de sa femme et voit à qui elle s'adresse. Il devient d'une pâleur mortelle.

OLIVIA CHEVELEY. Votre maison ! Une maison achetée avec l'argent du déshonneur. Une maison où chaque objet a été payé grâce à une escroquerie. (*Elle se retourne et voit Sir Robert Chiltern.*)

Demandez-lui donc quelle est l'origine de sa fortune ! Qu'il vous dise comment il a vendu un secret d'Etat à un agent de change. Apprenez de lui-même à quelle bassesse vous devez votre position.

GERTRUDE CHILTERN. Ce n'est pas vrai ! Robert ! Ce n'est pas vrai !

OLIVIA CHEVELEY (*pointant un doigt sur lui*). Regardez-le ! Peut-il encore nier ? Osera-t-il ?

ROBERT CHILTERN. Allez-vous-en ! Allez-vous-en tout de suite. Vous avez fait maintenant ici tout le mal que vous pouviez.

OLIVIA CHEVELEY. Tout le mal ? Est-ce un mal que de vous mettre au défi d'accomplir votre devoir : accepter d'être responsable de vos actes et en supporter les conséquences ? Jusqu'ici, le devoir, pour vous, c'était ce qu'on exige des autres et ce qu'on ne fait pas soi-même ! Cela, c'est fini. Nous voici égaux : chacun face à sa vérité !

GERTRUDE CHILTERN. Sortez, je vous en prie...

OLIVIA CHEVELEY. Je n'en ai pas terminé avec vous. Si vous ne faites pas ce que je vous demande, le monde entier apprendra l'origine de la carrière de Robert Chiltern.

Sir Robert s'avance vers la porte.

ROBERT CHILTERN. Je vais vous faire reconduire.

Olivia Cheveley s'incline brièvement devant Lady Chiltern, qui demeure sans réaction. A l'instant où elle passe devant Sir Robert, qui l'attend debout près de la porte, elle s'arrête un instant et le fixe droit dans les yeux. Puis elle sort, accompagnée par Sir Robert. Celui-ci disparaît, puis revient aussitôt. Lady Chiltern reste immobile, comme quelqu'un prisonnier d'un horrible cauchemar, puis regarde son mari. Elle le fixe avec des yeux étranges, comme si elle le voyait pour la première fois.

GERTRUDE CHILTERN. Vous avez vendu un secret d'Etat pour de l'argent ! Vous avez commencé votre vie publique par une escroquerie ! Vous avez construit votre carrière sur le déshonneur ! Dites-moi que ce n'est pas vrai ! Mentez-moi ! Mentez-moi ! Dites-moi que ce n'est pas vrai !

ROBERT CHILTERN. Cette femme a dit la vérité. Gertrude, écoute-moi. Tu ignores comment j'ai été tenté. Laisse-moi tout te dire.

Il s'approche d'elle.

GERTRUDE CHILTERN. Ne vous approchez pas. Ne me touchez pas. Je me sens souillée pour toujours. Oh ! quel masque avez-vous porté toutes ces années ! Le plus vulgaire voleur vaut mieux que vous. Vous vous êtes vendu au plus offrant ! Vous avez menti au monde entier ! Vous m'avez menti à moi !

ROBERT CHILTERN (*s'élançant vers elle*). Gertrude !

GERTRUDE CHILTERN (*le repoussant les mains en avant*). Et je vous vénérerais ! Vous étiez, au-dessus de la vie ordinaire, un être pur, honnête, sans tache. Le monde me semblait beau parce que vous en faisiez partie, et la bonté possible parce que vous existiez. Et j'ai fait de vous mon idéal sur la terre ! l'idéal de ma vie !

ROBERT CHILTERN. C'est ce que tu... ce que vous avez fait de moi, et je n'ai pas eu le courage de descendre des hauteurs où vous me placiez, de vous montrer mes blessures et mes faiblesses. Je craignais de perdre votre amour. Tu... Vous vous êtes trompée. Pourquoi, vous, les femmes, ne pouvez-vous pas nous aimer aussi pour nos défauts ? C'est lorsque nous sommes blessés que l'amour devrait venir nous guérir – sinon à quoi sert l'amour ? L'amour doit pardonner toutes les fautes – sauf celles qui sont commises contre lui. Pourquoi nous placez-vous sur un piédestal ? Nous avons tous des pieds d'argile. La femme qui fait d'un homme son idéal n'aime qu'une fausse idole. Hier soir vous avez ruiné ma vie – oui, ruiné ! Ce que cette femme me demandait était peu comparé à ce qu'elle m'offrait. Elle m'offrait la sécurité, la paix, l'impunité. La faute de ma jeunesse, que je croyais enterrée, se dressait devant moi, affreuse, horrible, à m'étouffer. J'aurais pu la tuer pour toujours, la renvoyer sous terre, effacer sa trace. Vous m'en avez empêché. Maintenant je n'ai devant moi que la perspective d'une disgrâce publique, la ruine, la honte, les railleries du monde, une vie solitaire et déshonorée, une mort solitaire et déshonorée qui ne saurait tarder ! C'est vous, vous que j'ai tant aimée qui ruinez ma vie !

Sir Robert sort, courant presque. Lady Chiltern se précipite à sa suite, mais la porte s'est refermée. Pâle d'angoisse, étourdie, sans forces, elle oscille comme une plante dans l'eau. Puis elle se laisse tomber près d'un canapé, où elle enfouit son visage. Elle sanglote comme un enfant.

ACTE III

Décor : la bibliothèque de Lord Goring, dans sa maison de Curzon Street, à Londres. C'est une pièce intime, habitée, presque studieuse, dont l'apparence surprend, comparée au dandysme affiché par son propriétaire.

Entre Lord Goring, en tenue de soirée, fleur à la boutonnière. Il porte un chapeau de soie et une cape, des gants blancs et une canne. Il se contemple avec satisfaction dans le miroir qui surplombe la cheminée.

ARTHUR GORING (*seul*). Je suis la seule personne en vue en ce moment à porter une fleur à la boutonnière. La mode, c'est ce que l'on porte soi-même ; ce qui est démodé, c'est ce que les autres portent. De même, la vulgarité n'est que la façon dont les autres se comportent... et le mensonge n'est rien que la vérité des autres. La vie en communauté est quelque chose de terrible. La seule société possible est celle de soi-même. S'aimer soi-même, c'est être assuré d'être aimé pour la vie... Cette espèce de fleur ne me vieillit-elle pas un peu ? J'en changerai demain. Ma fleuriste vient d'avoir un deuil dans sa famille ; cela doit expliquer l'air triste de cette fleur. C'est incroyable, en Angleterre, cette propension de la classe inférieure à perdre des parents... (*Avisant le courrier déposé sur un plateau.*) Du courrier ? (*Prenant une enveloppe rose.*) L'écriture de Lady Chiltern, son papier à lettres. Curieux. Je m'attendais à ce que Robert m'écrive, mais pas elle. Que peut-elle avoir à me dire ? (*Il s'assied au bureau, ouvre la lettre et la lit.*) "J'ai besoin de vous. J'ai confiance en vous. Je viens à vous. Gertrude." (*Il repose la lettre, perplexe. Puis il la reprend et la relit lentement.*) "J'ai besoin de vous. J'ai confiance en vous. Je viens à vous." Ainsi, elle a tout découvert. Pauvre femme ! (*Il sort une montre de sa poche et y jette un coup d'œil.*) Mais ce n'est pas une heure pour venir chez les gens ! J'étais attendu chez les Berkshire à dix heures ; je n'irai donc pas. Cela fait bien d'être attendu chez quelqu'un et de ne pas y aller.

Je dois persuader Lady Chiltern de rallier la cause de son mari. Qu'elle renonce à ce sens moral qui fait du mariage une institution désespérément rigide. Il est presque dix heures ; elle sera bientôt là. Je vais donner des ordres pour qu'on l'introduise directement au salon.

Lord Goring va sortir, lorsque la porte opposée s'ouvre. Entre Lord Caversham, qui s'avance lentement vers son fils.

(Entre ses dents). Pourquoi les parents arrivent-ils toujours au mauvais moment ? C'est une aberration de la nature. *(Quand son père s'approche.)* Ravi de vous voir, mon cher père.

Il va à sa rencontre.

LORD CAVERSHAM. Prenez mon manteau.

ARTHUR GORING. Est-ce bien la peine, père ?

LORD CAVERSHAM. Bien sûr que c'est la peine, monsieur. Quel est le fauteuil le plus confortable ?

ARTHUR GORING. Celui-ci, père. C'est celui que je me réserve quand j'ai des visiteurs.

LORD CAVERSHAM. Merci. Pas de courant d'air dans cette pièce ?

ARTHUR GORING. Non, père.

LORD CAVERSHAM *(s'asseyant)*. Heureux de l'apprendre. Supporte pas les courants d'air. J'ai pas de courants d'air chez moi.

ARTHUR GORING. Nous vivons en pleine tempête, père, c'est bien assez.

LORD CAVERSHAM. Eh ? Eh ? Comprends pas l'allusion... Voudrais avoir une conversation sérieuse avec vous, monsieur.

ARTHUR GORING. Ce n'est pas mon jour pour un entretien sérieux. J'en suis fort désolé, père, mais ce n'est pas mon jour.

LORD CAVERSHAM. Ce qui signifie, monsieur ?

ARTHUR GORING. Pendant la saison, je ne parle sérieusement que le premier mardi du mois, de quatre à sept.

LORD CAVERSHAM. Faudra faire comme si c'était mardi, monsieur.

ARTHUR GORING. En outre, il est dix heures...

LORD CAVERSHAM. Eh bien ? C'est une heure admirable.

ARTHUR GORING. Mon médecin me déconseille d'avoir des conversations sérieuses au-delà de sept heures. Sinon, la nuit, je parle en dormant.

LORD CAVERSHAM. Parlez en dormant, monsieur ? Et alors ? N'êtes pas marié. Hum ! C'est de quoi je suis venu vous entretenir. A votre âge, j'étais déjà un veuf inconsolable, et courtais votre admirable mère. Il est grand temps de vous marier. Bon Dieu, monsieur, vous ne pouvez pas vivre indéfiniment pour le plaisir. Un célibataire, c'est une denrée avariée. On en sait trop sur son compte. Voyez où son mariage intelligent avec une femme de vertu a conduit votre ami Sir Robert. Prenez-le pour modèle ! Il est grand temps de vous marier. Vous avez trente-quatre ans, monsieur.

ARTHUR GORING. Oui, père, mais je n'en avoue que trente-deux, et n'en fais que trente et un et demi quand j'ai une fleur plus gaie à la boutonnière.

LORD CAVERSHAM. Avez trente-quatre ans, je suis le premier à le savoir. Il y a un courant d'air dans cette pièce, ce qui aggrave votre conduite. M'avez assuré qu'il n'y avait pas de courant d'air, monsieur ? Je sens un courant d'air. Je le sens. Sans discussion.

ARTHUR GORING. Je le sens aussi, père. Un courant d'air affreux. J'irai vous voir demain, et nous parlerons de ce que vous voudrez. Permettez que je vous aide à remettre votre manteau, père.

LORD CAVERSHAM. Non, monsieur. Me suis fixé un but ce soir et le poursuivrai quoi qu'il en coûte, dussé-je y laisser ma santé et la vôtre. *(Il éternue.)* Laissez là ce manteau, monsieur.

ARTHUR GORING. Comme vous voudrez. Mais allons dans une autre pièce. Il y a un bon feu dans le fumoir. Ici, ce courant d'air est vraiment terrible... Par ici, père. Entrez. Vous éternuez à rendre l'âme.

LORD CAVERSHAM. Enfin, monsieur, j'imagine avoir encore le droit d'éternuer à ma guise !

ARTHUR GORING *(comme pour s'excuser)*. Bien évidemment. Je voulais simplement exprimer ma sympathie pour votre état.

LORD CAVERSHAM. Au diable, votre sympathie ! On en fait trop de cas de nos jours.

ARTHUR GORING. Je pense comme vous. S'il y avait moins de sympathie, il y aurait moins de difficultés en ce bas monde.

LORD CAVERSHAM. Voilà un paradoxe, monsieur. Je déteste les paradoxes.

ARTHUR GORING. Moi aussi, père. Aujourd'hui, chaque personne que l'on rencontre est un paradoxe. C'est assommant. Aussi la société est-elle particulièrement avancée.

LORD CAVERSHAM (*se retournant, et regardant son fils sous ses sourcils en broussaille*). Comprenez-vous toujours ce que vous dites, monsieur ?

ARTHUR GORING (*après avoir hésité*). Oui, père, si j'écoute attentivement.

LORD CAVERSHAM (*indigné*). Si j'écoute attentivement !... Voyez le prétentieux !

Il sort en grommelant et entre dans le boudoir. Aussitôt, Lord Goring va décrocher l'interphone qui lui sert à donner des ordres à Phipps, son maître d'hôtel.

ARTHUR GORING (*parlant dans le "speaking tube"*). Phipps ?... Phipps, une dame arrivera sous peu. Quand elle se présentera, ne lui posez aucune question et faites-la entrer au salon. Vous comprenez ?

VOIX DE PHIPPS (*grésillant, lointaine*). Parfaitement, Monsieur.

ARTHUR GORING. C'est extrêmement important.

VOIX DE PHIPPS. Je le conçois, Monsieur.

ARTHUR GORING. C'est bien, Phipps.

Lord Goring raccroche l'appareil. Debors, bruit de sonnette. Lord Goring se prépare à accueillir le visiteur, lorsque Lord Caversham reparait, en quête de son fils.

LORD CAVERSHAM. Eh bien, monsieur ? Allez-vous me faire attendre ?

ARTHUR GORING. J'arrive, père. Veuillez m'excuser.

Il rejoint son père à regret, disparaît et referme la porte derrière lui. Aussitôt, entre Olivia Cheveley.

OLIVIA CHEVELEY. Lord Goring ? Où êtes-vous ? Il n'est pas dans le salon. Il n'est pas ici non plus ?... Le domestique m'a dit qu'il est censé m'attendre ? S'attendre à l'inattendu est une attitude résolument moderne. (*Elle ôte ses gants, enlève son manteau. Elle est en tenue de soirée.*) Oh, oh ! Endroit lugubre. Les célibataires n'ont pas de goût... Je me demande qui est la femme qu'il attend ce soir. J'aime assez l'idée de les surprendre. Les hommes ont l'air tellement stupides en pareil cas... Tiens, de la correspondance... (*Elle inspecte rapidement un paquet de lettres.*) Factures, cartes de visite, reconnaissances de dette... Qui lui écrit sur papier rose ? On dirait une correspondance sentimentale de petits-bourgeois. (*Elle pose la lettre, puis la reprend.*) Je connais cette écriture. C'est celle de Gertrude Chiltern ! Je m'en souviens parfaitement. Les dix commandements dans chaque plein et dans chaque délié, et de la morale de la première à la dernière ligne. Pourquoi lui écrit-elle ? Pour lui dire des horreurs sur moi, probablement. Je déteste cette femme ! (*Elle lit.*) "J'ai besoin de vous. J'ai confiance en vous. Je viens à vous. Gertrude"... "J'ai besoin de vous. J'ai confiance en vous. Je viens à vous."

Un éclair de triomphe illumine son visage. Elle se prépare à plier la lettre pour la mettre dans son sac, quand elle entend des voix provenant du fumoir, qui se rapprochent. Elle se lève à la hâte, et glisse la lettre sous un large tampon-buvarde aux coins d'argent qui est sur le bureau.

Elle entre rapidement dans le salon.

La porte du fumoir s'ouvre. Entrent Lord Caversham et Lord Goring.

ARTHUR GORING (*essayant patiemment de le raisonner*). Mon père, si je dois me marier, vous me permettrez de choisir moi-même la date, le lieu et la personne ? La personne, surtout.

LORD CAVERSHAM (*irrité*). C'est moi qui dois être le premier consulté, et pas vous. Vous feriez certainement un choix misérable. Il est question de notre héritage, pas de sentiment. Le sentiment, ça vient plus tard, après le mariage.

ARTHUR GORING. Oui. Quand les conjoints en sont à ne plus se souffrir, n'est-ce pas, mon cher père ?

Il aide Lord Caversham à mettre son manteau.

LORD CAVERSHAM. Certainement. Je veux dire, certainement non. Vous êtes ce soir complètement stupide. En un mot, je dis que le mariage est une affaire de bon sens.

ARTHUR GORING. Mais les femmes qui ont du bon sens sont aussi disgracieuses, n'est-ce pas ? Je parle par ouï-dire.

LORD CAVERSHAM. Monsieur, jolie ou pas, la femme n'a pas de bon sens. Le bon sens est un privilège de notre sexe.

ARTHUR GORING. Mais nous, les hommes, nous poussons si loin l'abnégation que nous n'en faisons jamais usage, n'est-ce pas, père ?

LORD CAVERSHAM. Je m'en sers, monsieur. Je ne me sers même que de cela.

ARTHUR GORING. C'est ce que dit ma mère.

LORD CAVERSHAM. C'est le secret du bonheur de votre mère. Vous en doutez ?

On sonne. Entre Sir Robert Chiltern. Lord Caversham, le voyant, se lève et prend congé.

Ah, Chiltern ! Je vous laisse avec ce sans-cœur !

Il éternue, puis il sort.

ROBERT CHILTERN. Mon cher Arthur, tu es là, quelle chance ! Ton domestique vient de me dire que tu n'étais pas ici. J'ai entendu parler, aussi me suis-je permis... !

ARTHUR GORING. Le fait est que je suis terriblement pris et j'avais donné ordre de dire que je n'y étais pour personne. Même mon père a reçu un accueil plutôt froid. Il s'est plaint tout le temps d'un courant d'air.

ROBERT CHILTERN. Tu es là, c'est l'essentiel... Arthur, ma femme a tout découvert.

ARTHUR GORING. J'avais deviné !

ROBERT CHILTERN. Vraiment ?

ARTHUR GORING (*après avoir hésité*). Oh, à l'air que tu avais quand tu es entré. Et qui le lui a dit ?

ROBERT CHILTERN. Madame Cheveley en personne. La femme que j'aime sait que j'ai commencé ma carrière par une action bassement malhonnête ! Je remercie le ciel que Lord Radley soit mort avant d'avoir appris que je l'avais trahi. Plût à Dieu que je sois mort moi-même avant d'avoir été si lamentablement tenté, et avant d'être tombé si bas.

Il enfouit son visage dans ses mains.

ARTHUR GORING. Tu n'as pas de nouvelles de Vienne, en réponse à ton télégramme ?

ROBERT CHILTERN. J'ai reçu un câble du premier secrétaire à huit heures ce soir.

ARTHUR GORING. Eh bien ?

ROBERT CHILTERN. Absolument rien ne peut être retenu contre elle. Au contraire, elle occupe une position élevée dans la société. Le baron Arnheim lui a légué son immense fortune. Je n'ai rien pu savoir de plus.

ARTHUR GORING. Alors, ce n'est pas une espionne ?

ROBERT CHILTERN. Aujourd'hui, les espions n'ont plus guère d'utilité. Les journaux font la besogne à leur place.

ARTHUR GORING. Et ils le font rudement bien.

ROBERT CHILTERN. Arthur, je meurs de soif. Peux-tu me donner à boire ?

ARTHUR GORING. Certainement. Un peu de vin vieux ?

ROBERT CHILTERN. Avec de l'eau de Seltz.

ARTHUR GORING. Très bien.

ROBERT CHILTERN. Tu ne vas pas y aller toi-même ?

ARTHUR GORING. J'en profiterai pour donner des instructions à mon maître d'hôtel.

Il sort.

ROBERT CHILTERN (*baissant la voix pour se faire entendre*). Tu es mon meilleur ami. Peut-être demain seras-tu le seul.

Peu après, Lord Goring revient, portant sur un plateau un verre, une bouteille de vin et de l'eau de Seltz. Sir Robert se sert, boit avidement. Pendant ce temps, Lord Goring, soucieux, se tient à l'écart.

ARTHUR GORING (*à voix basse, pour lui-même*). Lady Chiltern est arrivée ? Elle est dans le salon. Je suis dans de beaux draps.

ROBERT CHILTERN. Dis-moi maintenant ce que je dois faire. Toute ma vie semble s'être effondrée.

ARTHUR GORING. Tu aimes ta femme, n'est-ce pas ?

ROBERT CHILTERN. Je l'aime plus que tout au monde. Je croyais que l'ambition était la chose suprême, mais non, c'est l'amour qui est l'élément capital de ma vie. Rien n'est plus fort que l'amour. Mais, à ses yeux, je suis un être abject. Il y a désormais un abîme entre nous.

ARTHUR GORING. N'a-t-elle jamais commis quelque folie dans sa vie, ou une erreur, pour qu'elle ne puisse pas te pardonner ?

ROBERT CHILTERN. Ma femme ? Elle ne sait même pas ce que faiblesse et tentation signifient. Elle est à part. Impitoyable dans sa perfection. Froide, implacable, sans indulgence. Mais je l'aime, Arthur. Nous n'avons pas d'enfants, je n'ai personne d'autre à aimer, personne d'autre qui m'aime. Peut-être que si elle avait eu des enfants, elle serait plus indulgente avec moi. Mais Dieu nous a laissés dans une maison vide. Ce soir, je lui ai parlé brutalement. Je lui ai dit des choses vraies, horriblement vraies, de mon point de vue, et de celui des hommes en général.

Il enfouit à nouveau son visage dans ses mains.

ARTHUR GORING. Elle t'aime, donc elle te pardonnera.

ROBERT CHILTERN. Que Dieu t'entende !

Une pause.

ARTHUR GORING. Remettons cette conversation à demain... Robert, cela ne t'ennuie pas trop si je te demande de partir ?

ROBERT CHILTERN. Je t'en supplie, accorde-moi cinq minutes. J'ai autre chose à te dire. J'ai pris une décision, en ce qui concerne le débat à la Chambre sur le Canal argentin qui doit commencer à

onze heures ce soir. (*On entend une chaise tomber dans le salon voisin.*) Qu'est-ce que c'est ?

ARTHUR GORING. Rien.

ROBERT CHILTERN. On a renversé une chaise, à côté. Quelqu'un nous écoute.

ARTHUR GORING. Non, non. Il n'y a personne.

ROBERT CHILTERN. Il y a quelqu'un. Il y a de la lumière, et la porte est entrebâillée. Quelqu'un a écouté le secret de ma vie. Arthur, qu'est-ce que cela veut dire ?

ARTHUR GORING. Tu es énervé, bouleversé. Je t'assure qu'il n'y a personne dans le salon. Assieds-toi.

ROBERT CHILTERN. Donne-moi ta parole qu'il n'y a personne dans cette pièce.

ARTHUR GORING. Je te la donne.

ROBERT CHILTERN. Ta parole d'honneur ?

Il s'assied.

ARTHUR GORING. Oui.

ROBERT CHILTERN (*il se lève*). Laisse-moi voir.

ARTHUR GORING. Non, non.

ROBERT CHILTERN. S'il n'y a personne, je peux aller jeter un coup d'œil ? Arthur, tu dois me laisser aller vérifier moi-même. Tu n'imagines pas ce que je vis en ce moment.

ARTHUR GORING. Robert, il faut arrêter. Je t'ai dit qu'il n'y a personne : cela doit te suffire !

ROBERT CHILTERN (*se précipitant vers le salon*). Ça ne me suffit pas ! J'insiste pour entrer dans cette pièce. Tu me dis qu'il n'y a personne, alors pourquoi refuses-tu ?

ARTHUR GORING. Pour l'amour du ciel, non ! Il y a quelqu'un. Quelqu'un que tu ne dois pas rencontrer.

ROBERT CHILTERN. Ah, c'est ce que je pensais !

ARTHUR GORING. Je t'interdis d'entrer dans cette pièce.

ROBERT CHILTERN. C'est ma vie qui est en jeu ! Je veux savoir qui a surpris mon secret.

Il entre dans le salon.

ARTHUR GORING. Dieu de dieux ! Sa propre femme !

Sir Robert revient, avec, sur le visage, une expression de mépris et de colère.

ROBERT CHILTERN. Quelle explication pouvez-vous me donner pour justifier la présence de cette femme ?

ARTHUR GORING. Robert, je te jure sur mon honneur que cette personne n'est coupable d'aucune faute, ni d'aucune offense à ton égard.

ROBERT CHILTERN. Elle est vile et infâme !

ARTHUR GORING. Ne dis pas ça ! C'est pour ton bien qu'elle est venue. Pour essayer de te sauver.

ROBERT CHILTERN. Qu'est-ce que vous complotez tous les deux ? Vous êtes bien faits l'un pour l'autre. Elle, corrompue, éhontée. Toi, faux ami, traître...

ARTHUR GORING. Ce n'est pas vrai, Robert. Je jure devant Dieu que ce n'est pas vrai.

ROBERT CHILTERN. Laissez-moi passer, monsieur. J'ai été suffisamment dupe de votre parole d'honneur.

Sir Robert Chiltern sort. Lord Goring se précipite vers la porte du salon, à l'instant où Olivia Cheveley en sort, radieuse et amusée.

OLIVIA CHEVELEY (*esquissant une révérence*). Bonsoir, Lord Goring !

ARTHUR GORING. Madame Cheveley ! Grands dieux !... Puis-je vous demander ce que vous faisiez dans mon salon ?

OLIVIA CHEVELEY. J'écoutais simplement. J'ai la passion d'écouter aux portes. On y apprend tant de choses étonnantes.

ARTHUR GORING. C'est vouloir tenter le diable ?

OLIVIA CHEVELEY. Nous vivons une époque où le diable est capable de résister à la tentation.

Elle lui fait signe de prendre son manteau, ce qu'il fait.

ARTHUR GORING. Je suis content de vous voir. Je vais vous donner un conseil.

OLIVIA CHEVELEY. Oh ! non, je vous en prie. On ne doit offrir à une femme que ce qu'elle peut porter le soir même.

ARTHUR GORING. Je vois que vous êtes aussi déterminée qu'autrefois.

OLIVIA CHEVELEY. Davantage ! J'ai fait de grands progrès. J'ai plus d'expérience, maintenant.

ARTHUR GORING. Seriez-vous venue pour essayer de me vendre la lettre de Robert Chiltern ? Ou bien pourquoi ?

OLIVIA CHEVELEY (*ambiguë*). Devinez !

ARTHUR GORING. Vous avez la lettre avec vous ?

OLIVIA CHEVELEY (*s'asseyant*). Non ! Les robes, cette année, n'ont pas de poche.

ARTHUR GORING. Combien en voulez-vous ?

OLIVIA CHEVELEY. Vous êtes absurdement anglais ! L'Anglais croit toujours qu'un carnet de chèques peut résoudre tous les problèmes de la vie. Eh bien, mon cher Arthur, j'ai plus d'argent que vous et Robert Chiltern réunis. Ce n'est pas de l'argent que je veux.

ARTHUR GORING. Dans ce cas, madame Cheveley, que voulez-vous ?

OLIVIA CHEVELEY. Vous pouvez m'appeler Olivia.

ARTHUR GORING. Je n'aime pas ce nom.

OLIVIA CHEVELEY. Vous l'adoriez jadis.

ARTHUR GORING. Précisément.

OLIVIA CHEVELEY. Autrefois, vous m'avez aimée.

ARTHUR GORING. Oui.

OLIVIA CHEVELEY. Vous m'avez offert de vous épouser.

ARTHUR GORING. Effet naturel de mon amour pour vous.

OLIVIA CHEVELEY. Et vous m'avez abandonnée sous prétexte d'avoir vu, ou affirmé avoir vu, ce pauvre vieux Lord Mortlake essayer de me faire la cour d'un peu trop près dans la serre des Tenby.

ARTHUR GORING. Je crois me souvenir que mon avocat avait réglé la question avec vous dans des termes... que vous avez dictés vous-même.

OLIVIA CHEVELEY. Je me suis défendue ! Je n'étais pas du même monde, on me l'a durement fait comprendre. On ne traitait pas avec moi comme si j'avais été de votre condition.

ARTHUR GORING. Je n'ai jamais pensé, ni voulu...

OLIVIA CHEVELEY. Vous étiez seulement maladroit, et cependant jamais personne ne m'a humiliée autant que vous.

ARTHUR GORING. Pourquoi l'aurais-je fait ?

OLIVIA CHEVELEY. Alors, j'étais pauvre ; vous étiez riche.

ARTHUR GORING (*avec une âpreté soudaine*). Voilà peut-être pourquoi vous prétendiez m'aimer !

OLIVIA CHEVELEY. Oh, je vous aimais, Arthur. Je vous aimais !

ARTHUR GORING. Vous ne détestiez pas Lord Mortlake ?

OLIVIA CHEVELEY. Lord Mortlake n'était qu'une de ces distractions dominicales accablantes que l'on trouve dans une maison de campagne anglaise. Personne n'est responsable de ses actes par un dimanche après-midi anglais ! (*Pause.*) Comment aurais-je pu l'aimer ?

ARTHUR GORING. Chère madame, vous avez toujours été trop intelligente pour entendre quoi que ce soit à l'amour !

OLIVIA CHEVELEY. Je vous aimais, je vous le jure. Et vous m'aimiez. Si ! Vous m'aimiez, vous le savez.

Elle pose sa main sur la sienne. Lord Goring hésite, puis retire sa main calmement.

Vous m'aviez terriblement blessée. Pourquoi, d'après vous, est-ce que j'ai mené cette vie ? Pourquoi une femme se jette-t-elle à corps perdu dans le monde sec de l'argent et de la politique, avec la volonté de vaincre et de dominer cette société d'hommes ? Avez-vous imaginé que j'aurais pu le vouloir à cause de vous ? (*Un silence.*) Je suis fatiguée. Fatiguée de l'exil. Je veux revenir à Londres. Je voudrais avoir ici une maison charmante. Je voudrais tenir salon. (*Autre silence.*) Quand je vous ai revu hier chez les Chiltern, j'ai compris que vous étiez la seule personne qui ait jamais compté

pour moi. Vous pouvez tout me demander. Je pourrais renoncer au projet pour lequel je suis venue. Pour vous, Arthur. Voilà pour-quoi, le matin du jour où vous m'épouserez, je vous remettrai la lettre de Robert Chiltern.

ARTHUR GORING. C'est sérieux ?

OLIVIA CHEVELEY. Oui. Oui ! (*Elle se jette à ses pieds.*) Je vous la donnerai, si vous promettez de m'épouser.

ARTHUR GORING. C'est impossible ! Relevez-vous... Olivia... Je vous en prie.

OLIVIA CHEVELEY. Vous me méprisez donc ?

ARTHUR GORING. Non. Certainement pas. De ma vie, je n'ai méprisé personne.

Olivia Cheveley se reprend, accepte la main que lui tend Lord Goring et se relève. Soudain, elle change d'attitude. Elle a un rire orgueilleux.

OLIVIA CHEVELEY. Vous refusez ? Et pourquoi, je vous prie ?

ARTHUR GORING. Je serais pour vous un très mauvais mari.

OLIVIA CHEVELEY. Je n'ai rien contre les mauvais maris. J'en ai déjà eu deux. Ils m'amusaient énormément.

ARTHUR GORING. Vous voulez dire que vous vous amusiez énormément ?

OLIVIA CHEVELEY. Cela vous amuse d'être grossier envers une femme dans votre propre maison ?

ARTHUR GORING. Rien ne désarme jamais les femmes, pour autant que je les connaisse.

OLIVIA CHEVELEY. L'amour est quelque chose de si merveilleux que, lorsqu'un homme a aimé une femme, il reste prêt à tout pour elle... sauf se remettre à l'aimer ?

ARTHUR GORING. Sauf cela, en effet.

Autre silence.

OLIVIA CHEVELEY. Ainsi, vous préférez ruiner la vie de votre meilleur ami plutôt que de vous dévouer en épousant une personne

dotée d'attraits non négligeables ? Je vous imaginai capable de plus d'abnégation.

ARTHUR GORING. L'abnégation devrait être interdite par la loi. C'est si démoralisant pour ceux pour lesquels on se sacrifie ! Ils finissent toujours mal.

OLIVIA CHEVELEY. Pour devenir votre épouse, j'étais prête à renoncer à un objectif de grande valeur – apogée de ma carrière diplomatique. Vous refusez ? Bien. Si Sir Robert ne soutient pas mon projet argentin, je le dénoncerai. Voilà tout.

ARTHUR GORING. Ce serait ignoble, affreux, infâme.

OLIVIA CHEVELEY (*haussant les épaules*). Oh ! pas de grands mots. Ils signifient si peu. C'est une transaction commerciale. Si Robert Chiltern n'accepte pas mon prix, il devra payer à toute la société un prix bien plus élevé.

ARTHUR GORING. Ce que vous proposez à Robert Chiltern n'est que l'une de ces immondes transactions mercantiles de notre immonde époque mercantile. Vous dites être venue ici pour parler d'amour. Je vous aurais entendue, peut-être, si vous n'étiez allée cet après-midi chez l'une des femmes les plus nobles et les plus charmantes qui soit pour tenter de tuer l'amour qu'elle porte à son mari, pour mettre du poison dans son cœur et de l'amertume dans sa vie. Cela, je ne ne peux pas vous le pardonner.

OLIVIA CHEVELEY. Vous êtes injuste envers moi. Je n'étais venue que pour demander si l'on n'avait pas retrouvé chez elle un bijou, une broche en diamants qui m'appartient et que j'ai perdue hier soir. Lady Markby vous le confirmera. La dispute n'a éclaté qu'après le départ de Lady Markby, et j'y fus contrainte par l'attitude grossière et insultante de Gertrude à mon égard.

ARTHUR GORING. Une broche en diamants, en forme de serpent, avec un rubis ?

OLIVIA CHEVELEY. Oui. Comment le savez-vous ?

ARTHUR GORING. Parce qu'on l'a trouvée. En fait, c'est moi-même qui l'ai trouvée. J'ai stupidement oublié de le signaler au maître d'hôtel en partant. (*Il va vers le bureau et ouvre un tiroir.*) Elle est dans ce tiroir. Non, dans celui-là. C'est cette broche, n'est-ce pas ? *Il tient le bijou en l'air pour le montrer.*

OLIVIA CHEVELEY. Oui. C'était... un cadeau. Je suis heureuse de la récupérer.

ARTHUR GORING. Vous ne voulez pas la mettre ?

OLIVIA CHEVELEY. Certainement, si vous voulez me l'agrafer. (*Lord Goring, soudain, la lui fixe au poignet.*) Vous en faites un bracelet ? Je ne savais pas qu'on pouvait la porter ainsi.

ARTHUR GORING. Vraiment ?

OLIVIA CHEVELEY (*faisant miroiter le bijou*). Non. C'est du plus bel effet !

ARTHUR GORING. Certes. Davantage que sur la personne qui la portait lorsque je l'ai vue pour la dernière fois.

OLIVIA CHEVELEY. Quelle personne ?

ARTHUR GORING (*calmement*). Il y a une dizaine d'années. Elle était portée par Lady Berkshire, à qui vous l'avez volée.

OLIVIA CHEVELEY (*sursautant*). Quoi ?

ARTHUR GORING. Je dis que vous avez volé ce bijou à ma cousine, Mary Berkshire, à qui je l'avais offert pour son mariage. On a soupçonné un malheureux domestique, qui a été renvoyé. Hier, j'ai reconnu le bijou. J'ai décidé de ne rien dire avant d'avoir découvert le voleur. Le voleur était une voleuse.

OLIVIA CHEVELEY (*secouant la tête*). Ce n'est pas vrai.

ARTHUR GORING. Mais si. A ce moment, "voleuse" est écrit sur votre visage.

Un silence. Ils se mesurent du regard. Olivia Cheveley regarde le bijou, et, pour la première fois, perd confiance en elle et réagit fiévreusement.

OLIVIA CHEVELEY. Je nierai du début à la fin. J'affirmerai que ce maudit bijou n'a jamais été à moi ; que je ne l'ai jamais vu.

Olivia Cheveley essaie d'enlever le bracelet de son bras, mais n'y réussit pas. Lord Goring la regarde, amusé. De ses doigts minces, elle force pour l'enlever, sans résultat.

ARTHUR GORING. L'inconvénient avec une chose volée, c'est qu'on ne peut savoir tout ce que cela contient. Vous ne pouvez pas ôter ce bracelet, à moins de savoir où se trouve le ressort. Il est difficile à trouver. Et je vois que vous ne le trouvez pas !

OLIVIA CHEVELEY. Brute ! Lâche !

ARTHUR GORING. Pas de grands mots, s'il vous plaît ! Ils signifient si peu.

Elle essaie à nouveau de le détacher. Avec une rage à son paroxysme, en proférant des sons confus ; puis elle cesse brusquement.

OLIVIA CHEVELEY. Qu'allez-vous faire ?

ARTHUR GORING. Je vais sonner Phipps, mon maître d'hôtel. C'est un serviteur exceptionnel. Il arrive toujours quand on le sonne. Quand il sera là, je lui demanderai d'appeler la police.

OLIVIA CHEVELEY (*tremblant*). La police ? Pour quoi faire ?

ARTHUR GORING. Pour que dès demain les Berkshire déposent une plainte contre vous. La police est faite pour ça.

Olivia Cheveley est maintenant au comble de la terreur. Son visage est contracté, sa bouche est tordue.

OLIVIA CHEVELEY. Non ! Je vous en prie ! Je vous en supplie. Je ferai ce que vous voudrez.

ARTHUR GORING. Donnez-moi la lettre de Robert Chiltern.

OLIVIA CHEVELEY. Attendez ! Attendez ! Laissez-moi réfléchir.

ARTHUR GORING. Donnez-moi la lettre de Robert Chiltern.

OLIVIA CHEVELEY. Je ne l'ai pas avec moi. Je vous la donnerai... demain.

ARTHUR GORING. Demain ? Vous mentez. Je la veux tout de suite.

Olivia Cheveley sort la lettre, et la lui tend. Elle est affreusement pâle. C'est ça ?

OLIVIA CHEVELEY (*d'une voix rauque*). Oui.

Arthur Goring prend la lettre, l'examine. Il s'approche d'une lampe et la brûle. Il la regarde se consumer. Olivia Cheveley a fermé les yeux.

ARTHUR GORING. Pour une femme aussi élégante, vous avez des moments d'un grand bon sens. Je vous en félicite.

Il s'approche alors d'Olivia Cheveley, lui défait le bracelet et le lui tend. Olivia Cheveley conserve le bijou serré dans sa main. Puis

elle jette un coup d'œil sur la lettre de Lady Chiltern, dont l'enveloppe dépasse un peu du tampon-buvarde.

OLIVIA CHEVELEY. Merci... (*Elle regarde longuement Arthur Goring.*) Dommage... Dommage ! (*Elle sourit, et, sur le point de s'attendrir à nouveau, se ressaisit.*) Les dieux sont étranges. Ils font échouer nos rêves comme pour nous punir de ce qu'il reste en nous d'humanité et d'amour... Mon amour vous a effrayé. Vous préférez me perdre. Vouloir perdre qui est épris de vous est pathétique.

ARTHUR GORING. Moins que de lui céder et découvrir ensuite son manque de mérite.

OLIVIA CHEVELEY. Le mérite ? Ah-ah ! Que peut en savoir Lord Goring ? (*Elle a insisté sur "Lord".*) Que peut-il connaître de l'existence d'une femme seule, sans attaches et sans protection pour gagner sa liberté ? Et à quel prix ? Je n'ai jamais oublié la leçon du baron Arnheim : lutter à tout instant avec les armes dont la société dispose, combattre l'argent par l'argent, le pouvoir par le pouvoir...

ARTHUR GORING. Et le vol... ?

OLIVIA CHEVELEY. Rien ne le justifie, il est vrai... sauf l'hypocrisie ! Les Anglais ont le pouvoir miraculeux de changer le vin en eau !

ARTHUR GORING. J'espère faire exception... quelque peu ?

OLIVIA CHEVELEY. Sans doute ! Lorsque je vous aimais ! Et quand vous préférez l'esprit à la morale ! (*Pause.*) Donnez-moi, je vous prie, un verre d'eau.

ARTHUR GORING. Certainement.

Ce qu'il fait. Pendant qu'il a le dos tourné, madame Cheveley dérobe la lettre de Lady Chiltern. Quand Lord Goring revient avec le verre, elle le refuse d'un geste.

OLIVIA CHEVELEY. Merci. Voulez-vous m'aider à mettre mon manteau ?

ARTHUR GORING. Avec plaisir.

OLIVIA CHEVELEY (*une fois habillée*). Plus jamais je n'essaierai de faire du tort à Robert Chiltern.

ARTHUR GORING. Vous n'en aurez plus la possibilité, madame Cheveley.

OLIVIA CHEVELEY. Je vais même lui rendre un grand service.

ARTHUR GORING. C'est une reconversion.

OLIVIA CHEVELEY. Je ne peux supporter qu'un homme du monde anglais aussi intègre, aussi honorable soit aussi honteusement trompé par sa femme, et qu'il n'en sache rien.

ARTHUR GORING. Que signifie ?

OLIVIA CHEVELEY. J'ai dans ma poche le document qui contient la déclaration en forme d'aveu que Gertrude Chiltern vous a adressée.

ARTHUR GORING. Que voulez-vous dire ?

OLIVIA CHEVELEY. Je ferai porter à Robert Chiltern la lettre d'amour que sa femme vous a écrite ce soir. Sans commentaire.

ARTHUR GORING. Une lettre d'amour ?

OLIVIA CHEVELEY. "J'ai besoin de vous. J'ai confiance en vous. Je viens à vous. Gertrude."

Lord Goring se précipite vers le bureau. Il prend l'enveloppe, vérifie qu'elle est vide.

ARTHUR GORING. Vous êtes un être abominable ! Il faut donc toujours que vous voliez quelque chose ? Rendez-moi cette lettre ! Vous ne quitterez pas cette pièce ! Je vous la reprendrai de force, s'il le faut !

Il s'élançe vers elle, mais Olivia Cheveley a aussitôt appuyé sa main sur la table, à l'endroit où se trouve la sonnette électrique. Un bruit strident retentit.

OLIVIA CHEVELEY. Vous n'emploierez pas la force devant un domestique !

La porte s'ouvre. Elle se dirige rapidement vers cette issue, tout en s'adressant au domestique proche :

Lord Goring a sonné pour vous prier de me reconduire...

A l'instant où elle va disparaître :

Bonne nuit, et adieu, Lord Goring !

Elle sort, le visage illuminé par son triomphe.

Arthur Goring, seul, anéanti et fasciné, se mord la lèvre. Puis il allume une cigarette.

SCÈNE FINALE

Chez Sir Robert et Lady Chiltern. Même décor qu'aux deux premiers actes.

Lord Goring est debout, près de la cheminée, les mains dans ses poches. Il a l'air assez ennuyé.

ARTHUR GORING (*il sort sa montre, l'examine, et la fait sonner*). C'est assommant. Je ne trouve personne à qui parler. Je suis là à attendre, alors que j'ai des nouvelles de la plus haute importance !

Lord Caversham entre soudain dans le salon.

LORD CAVERSHAM. Vous ici ? A perdre votre temps comme à l'ordinaire ?

ARTHUR GORING. On ne rend pas visite aux gens pour perdre son temps, mais pour leur faire perdre le leur.

LORD CAVERSHAM. Ah ? Vous êtes seul ? Il n'y a donc personne ?

ARTHUR GORING. Sir Robert est à son ministère, Gertrude à sa toilette, Mabel descend de cheval.

LORD CAVERSHAM. Vous êtes toujours au courant de la vie intime des gens.

ARTHUR GORING. C'est une façon de ne pas trop m'intéresser à moi.

LORD CAVERSHAM. Cela fait trois fois en trois jours que je vous rencontre, mon fils.

ARTHUR GORING. Je vous en demande pardon.

LORD CAVERSHAM. Pourquoi venez-vous ici, monsieur ? Avez-vous pensé à ce dont je vous ai parlé hier soir ?

ARTHUR GORING. Mon père, je ne pense qu'à ça.

LORD CAVERSHAM. Avez-vous fait votre demande en mariage ?

ARTHUR GORING. Pas encore, mais ce sera réglé avant le déjeuner.

LORD CAVERSHAM (*caustique*). Si cela doit vous aider, je vous laisse jusqu'au dîner.

ARTHUR GORING. Merci infiniment, mais je préfère me fiancer avant le déjeuner.

LORD CAVERSHAM. Hum ! Sais jamais quand vous parlez sérieusement ou non.

ARTHUR GORING. Je ne le sais pas moi-même, père.

Une pause.

LORD CAVERSHAM. Je suppose que vous avez lu le *Times*, ce matin ?

ARTHUR GORING (*désinvolte*). Le *Times* ? Certainement pas. Je ne lis que le *Morning Post*. Tout ce qu'il faut savoir sur la vie moderne s'y trouve, dans le carnet mondain. Le reste est démoralisant.

LORD CAVERSHAM. Vous n'avez donc pas lu dans le *Times* l'article sur la carrière de Robert Chiltern ?

ARTHUR GORING. Ciel ! Non. Que dit-il ?

LORD CAVERSHAM. Toutes sortes de compliments, bien sûr. Le discours de Chiltern hier soir sur le projet de Canal argentin fut l'un des plus beaux morceaux d'art oratoire jamais prononcés à la Chambre.

ARTHUR GORING. Est-ce que... Chiltern a soutenu le projet ?

LORD CAVERSHAM. S'il l'a soutenu ? Comment cela ? Allons, monsieur, vous le connaissez si peu ? Il l'a dénoncé rondement. Ce discours est un tournant dans sa carrière. (*Il ouvre le Times.*) "Sir Robert Chiltern... le plus doué de nos jeunes hommes d'Etat... brillant orateur... carrière sans tache... intégrité reconnue par tous... le meilleur exemple de ce qui inspire la vie publique anglaise... la noblesse de sa conduite contraste avec le relâchement moral flagrant des politiciens étrangers." On ne dira jamais cela de vous, monsieur.

ARTHUR GORING. Je le souhaite de tout mon cœur. Mais je suis ravi pour Sir Robert. Cela prouve qu'il a du cran.

LORD CAVERSHAM. Il ne s'agit pas de cran, monsieur, mais de génie.

ARTHUR GORING. J'aime mieux qu'on ait du cran. C'est moins commun, de nos jours, que le génie.

LORD CAVERSHAM. J'aimerais vous voir au Parlement.

ARTHUR GORING. Je suis trop jeune.

LORD CAVERSHAM (*irrité*). Je déteste cette affectation de jeunesse, qui a trop souvent cours aujourd'hui.

ARTHUR GORING. La jeunesse n'est pas une affectation. Rester jeune est un art.

Entre Mabel Chiltern.

MABEL CHILTERN. Oh !... Comment allez-vous, Lord Caversham ? J'espère que Lady Caversham se porte bien ?

LORD CAVERSHAM. Lady Caversham va comme d'habitude, comme d'habitude.

ARTHUR GORING. Bonjour, mademoiselle.

Mabel Chiltern ne porte aucune attention à Lord Goring, et ne s'adresse qu'à Lord Caversham.

MABEL CHILTERN. Et les chapeaux de Lady Caversham... est-ce qu'ils se portent bien ?

LORD CAVERSHAM. Ils sont sérieusement fatigués, je suis au regret de le dire. Pour ne pas dire malades.

ARTHUR GORING. Bonjour, mademoiselle Mabel.

MABEL CHILTERN (*toujours à Lord Caversham*). J'espère qu'il ne faudra pas opérer.

LORD CAVERSHAM (*qui sourit de son effronterie*). On ne pourrait changer une plume qu'après avoir donné un narcotique à Lady Caversham.

ARTHUR GORING (*insistant avec éclat*). Bonjour, mademoiselle Mabel !

MABEL CHILTERN (*se retournant enfin et jouant la surprise*). Tiens, c'est vous ? Vous comprendrez que, n'étant pas venu à notre rendez-vous, je ne vous adresse plus la parole de ma vie.

ARTHUR GORING. Ne dites pas cela. Vous êtes, à Londres, l'unique personne que j'aime avoir près de moi pour m'écouter quand je parle.

MABEL CHILTERN (*à Lord Caversham*). Pouvez-vous obtenir de votre fils que, de temps en temps, il se conduise mieux ?

LORD CAVERSHAM. Mademoiselle, je n'ai pas la moindre influence sur mon fils, à mon grand regret.

MABEL CHILTERN. Je crains qu'il ne soit affligé d'une de ces natures terriblement faibles qu'il est impossible d'influencer.

LORD CAVERSHAM. C'est un sans-cœur, un sans-cœur.

ARTHUR GORING. J'ai l'intuition que je suis de trop ici.

MABEL CHILTERN. Ça vous fera du bien de savoir, pour une fois, ce que les gens disent dans votre dos.

ARTHUR GORING. Je déteste la façon qu'ont les gens de dire dans votre dos des choses parfaitement vraies. Cela me rendrait vaniteux.

LORD CAVERSHAM. Ma chère, je dois prendre congé.

MABEL CHILTERN. Vous n'allez pas me laisser seule avec Lord Goring ! Surtout à une heure si matinale.

LORD CAVERSHAM. Je ne peux, hélas, l'emmener avec moi à Downing Street. Ce n'est pas le jour où le Premier ministre reçoit les sans-travail.

Il serre la main de Mabel Chiltern, prend son chapeau et sa canne, et sort, non sans avoir jeté un regard indigné à Lord Goring.

MABEL CHILTERN (*prenant des roses et commençant à les arranger dans un vase sur la table*). Qui ne va pas à un rendez-vous qu'il a donné au parc est un être abominable !

ARTHUR GORING. Détestable.

MABEL CHILTERN. C'est bien d'en convenir, mais vous semblez trop content de vous.

ARTHUR GORING. Qu'y puis-je ? J'ai toujours l'air heureux quand je suis avec vous... Mademoiselle, j'ai quelque chose de très spécial à vous dire.

MABEL CHILTERN. J'espère que c'est une demande en mariage ?

ARTHUR GORING (*pas mal interloqué*). Oui. C'est ça. Je dois l'admettre, c'est cela même.

MABEL CHILTERN (*soupirant d'aise*). Comme c'est bien ! C'est la deuxième, aujourd'hui.

ARTHUR GORING (*indigné*). La deuxième ? Quel est le prétentieux imbécile qui a osé se déclarer le premier ?

MABEL CHILTERN. Tommy Trafford, le secrétaire de Robert. C'est l'un des jours où Tommy me demande en mariage. Pendant la saison, il me fait sa demande le mardi et le jeudi.

ARTHUR GORING. Vous n'avez pas accepté, n'est-ce pas ?

MABEL CHILTERN. Comme vous n'étiez pas à notre rendez-vous ce matin, j'ai manqué lui dire oui. Cela vous aurait servi de leçon à tous deux, et appris, à vous, les bonnes manières.

ARTHUR GORING. Tommy Trafford n'est qu'un stupide petit jeune homme... Je vous aime !

MABEL CHILTERN. Je le sais. Vous auriez pu m'en informer plus tôt. Je vous ai offert de multiples occasions.

ARTHUR GORING (*lui prenant la main*). Mabel, j'ai dit : je vous aime. M'aimez-vous un peu, en retour ?

MABEL CHILTERN. Arthur, comme vous êtes sot ! Si vous étiez capable de comprendre quoi que ce soit, vous sauriez que je vous adore. A Londres, tout le monde le sait, sauf vous. Vous aimer à ce point tourne au scandale public. J'ai passé les derniers six mois à l'avouer à toute la bonne société. Je m'étonne même que vous consentiez à me parler, tant ma réputation est compromise. Je trouve délicieux d'avoir ruiné ma réputation.

Lord Goring la prend dans ses bras et l'embrasse. Il s'ensuit un silence de bonheur partagé.

ARTHUR GORING. Chérie ! J'avais affreusement peur d'un refus !

MABEL CHILTERN. Jamais personne ne vous a refusé quoi que ce soit, Arthur ? Je ne peux imaginer qu'on vous refuse quelque chose !

ARTHUR GORING (*après l'avoir réembrassée*). Je ne suis peut-être pas celui que vous croyez.

MABEL CHILTERN (*posant la tête au creux de son épaule*). Quel bonheur, chéri ! Cela me ferait si peur. Je vous découvrirai un peu plus chaque jour.

ARTHUR GORING. J'ai des goûts très simples.

MABEL CHILTERN. C'est-à-dire ?

ARTHUR GORING. En tout, je me contente du meilleur.

MABEL CHILTERN. Vous m'apprendrez !

ARTHUR GORING (*après avoir hésité*). Et j'ai... un peu plus de trente ans.

MABEL CHILTERN. Chéri, vous ne faites pas votre âge... à quelques semaines près.

ARTHUR GORING (*enthousiaste*). Comme c'est gentil de me dire ça !... Et puis, je suis d'une redoutable extravagance.

MABEL CHILTERN. Moi de même. Nous sommes certains de nous entendre. Maintenant, je dois aller voir Gertrude.

ARTHUR GORING. Vous le devez vraiment ?

Il l'embrasse.

MABEL CHILTERN. Oui.

ARTHUR GORING. Alors dites-lui que je veux lui parler, en particulier. Je l'ai attendue toute la matinée.

MABEL CHILTERN. Vous n'êtes pas venu pour me demander en mariage ?

ARTHUR GORING (*trionphant*). Non : ça m'est venu à l'instant, dans un éclair de génie.

MABEL CHILTERN. Votre premier.

ARTHUR GORING (*avec détermination*). Mon dernier.

Entre Lady Chiltern.

GERTRUDE CHILTERN. Bonjour, chérie ! Comme tu es resplendissante, ce matin.

MABEL CHILTERN. Comme tu es pâle, Gertrude ! Cela te va à merveille.

GERTRUDE CHILTERN. Bonjour, Lord Goring !

ARTHUR GORING (*s'inclinant*). Bonjour, Lady Chiltern !

MABEL CHILTERN (*à part, à Lord Goring*). Je serai dans la serre, sous le deuxième palmier à gauche.

ARTHUR GORING. Le deuxième à gauche ?

MABEL CHILTERN (*se jouant de sa surprise*). Oui : notre palmier habituel !

Elle lui envoie un baiser du bout des doigts, sans être vue de Lady Chiltern, et sort.

ARTHUR GORING. Sir Robert est sauvé.

GERTRUDE CHILTERN. Sauvé ? Dieu soit loué !

ARTHUR GORING. Madame Cheveley m'a rendu la lettre de Sir Robert, que je me suis empressé de détruire.

GERTRUDE CHILTERN (*se laissant tomber sur le canapé*). Sauvé ! Ah ! Quel bon ami vous êtes ! (*Pause ; se redressant tout à coup*.) Mais si cette trace disparaît, il n'en reste pas moins que la faute demeure. Je convaincrai Robert de renoncer à sa carrière ; nous nous retirerons à la campagne ; je saurai à force d'amour lui faire oublier toute ambition !

ARTHUR GORING. Lady Chiltern, pourquoi utiliser des procédés semblables à ceux de madame Cheveley ?

GERTRUDE CHILTERN. Je ne comprends pas.

ARTHUR GORING. Cette personne a tout fait pour que Robert se retire de la vie publique. Est-ce vous qui allez l'y contraindre maintenant ? Vous avez écrit que vous aviez confiance en moi : croyez-moi, vous commettriez là une terrible erreur !

GERTRUDE CHILTERN. Vous croyez ? Ah... Mais oui. Oui ! Merci, mon ami. Je suivrai ce conseil.

ARTHUR GORING. Ce n'est pas tout ! Quelqu'un est encore en danger... (*S'asseyant près d'elle*.) Hier soir, vous m'avez écrit une

très belle lettre... comme à un vieil ami. Madame Cheveley a volé cette lettre dans mes appartements !

GERTRUDE CHILTERN. Qu'elle l'ait ou non, quelle importance ? Que peut-elle en faire ?

ARTHUR GORING (*se relevant*). Lady Chiltern, madame Cheveley interprète cette lettre... d'une certaine façon. Elle menace de l'envoyer à votre mari.

GERTRUDE CHILTERN. Vous voulez dire que... ? Mon Dieu ! Je dois absolument récupérer cette lettre ! Mais comment ? On porte des lettres à mon mari à toute heure du jour. Ses secrétaires les ouvrent et les lui remettent. Je n'oserais pas leur demander qu'ils me les montrent d'abord. C'est impossible ! Que dois-je faire ?

Entre Sir Robert Chiltern.

ARTHUR GORING. Voilà Robert... Avec la lettre !

GERTRUDE CHILTERN. Mon Dieu ! Que faire ?

Sir Robert tient la lettre à la main et la lit. Il s'avance vers sa femme, sans remarquer la présence de Lord Goring.

ROBERT CHILTERN. "J'ai besoin de vous. J'ai confiance en vous. Je viens à vous. Gertrude." Oh, mon amour ! Cela est vrai ? Vous avez réellement confiance en moi, réellement besoin de moi ? Mais c'était à moi de venir vers vous !

Lord Goring, que Sir Robert Chiltern n'a toujours pas remarqué, fait à Lady Chiltern un signe de supplication pour qu'elle accepte la situation et ne relève pas la méprise de Sir Robert.

GERTRUDE CHILTERN (*prenant la main de son mari*). Et je vous aime.

ROBERT CHILTERN (*embrassant sa femme*). J'ai ouvert l'enveloppe sans regarder qui m'écrivait. C'est en lisant que j'ai reconnu votre écriture. Je n'ai plus pensé à la disgrâce qui m'était réservée.

ARTHUR GORING (*intervenant*). Aucune disgrâce ne vous est plus réservée. J'ai contraint madame Cheveley à me rendre la lettre qu'elle détenait. Je l'ai brûlée !

ROBERT CHILTERN. Merci, merci mon Dieu ! Ah, mon ami ! Mon ami ! Alors, je suis sauvé ? Je viens de vivre deux jours dans la terreur.

Brûlée ? Tu as détruit cette affreuse lettre ! Ah ! J'aurais aimé être là ! Ah, combien d'hommes politiques aimeraient voir leur passé réduit en cendres ! Je suis si heureux d'avoir prononcé ce discours hier soir à la Chambre. Je croyais qu'il me vaudrait une disgrâce générale.

GERTRUDE CHILTERN. Et il vous vaut une gloire générale.

Entre alors Lord Caversham.

LORD CAVERSHAM. Bonjour, Lady Chiltern ! Mes félicitations les plus chaleureuses, Chiltern, pour votre brillant discours d'hier soir. Je quitte à l'instant le Premier ministre, il vous offre un portefeuille au gouvernement.

ROBERT CHILTERN (*avec un regard de joie triomphante*). Moi, ministre !

LORD CAVERSHAM. Voici la lettre officielle.

Il lui tend la lettre.

ROBERT CHILTERN (*il prend la lettre et lit*). Ministre !

LORD CAVERSHAM. Vous possédez ce dont on a tant besoin dans la vie politique : un caractère élevé, une morale élevée, des principes élevés. (*A Lord Goring.*) Tout ce qui vous manque, monsieur, et qui vous manquera toujours.

ARTHUR GORING. Père, faites-moi une grâce : rendez-vous dans la serre, quelqu'un vous y attend sous le deuxième palmier, sur la gauche, le palmier habituel.

LORD CAVERSHAM. Comment, monsieur ?

ARTHUR GORING. Je vous en prie, il y a là quelqu'un à qui j'aimerais que vous parliez.

LORD CAVERSHAM. A quel propos ?

ARTHUR GORING. Cette personne va vous parler de moi.

LORD CAVERSHAM. Pas de quoi rendre éloquent !

Lord Caversham entre dans la serre.

ROBERT CHILTERN (*que l'émotion submerge, a pris sa femme dans ses bras*). Ma femme ! Ma femme ! (*A Lord Goring.*) Arthur, il semble

que je sois à jamais ton débiteur. Demande-moi tout ce qu'il te plaira.

ARTHUR GORING. Robert, en tant que tuteur de ta sœur, consens à ce que je l'épouse. Voilà tout.

GERTRUDE CHILTERN. Que je suis heureuse !

Elle serre la main de Lord Goring.

ROBERT CHILTERN (*d'une voix très ferme*). Arthur, j'en suis extrêmement désolé, mais je dois songer à Mabel. Je ne crois pas à son bonheur entre tes mains. Je ne peux la sacrifier.

ARTHUR GORING. La sacrifier !

ROBERT CHILTERN. Un mariage sans amour est une chose affreuse. Et il y a pire, lorsque dans un mariage l'amour existe mais d'un côté seulement, quand l'un des deux cœurs sera assurément brisé.

ARTHUR GORING. Mais j'aime Mabel. Je n'ai aucune autre femme dans ma vie.

ROBERT CHILTERN. Hier soir, j'ai surpris madame Cheveley dissimulée dans tes appartements. Il était entre dix et onze heures. Je n'en dirai pas plus. Je crois savoir qu'autrefois vous avez été fiancés ? L'ascendant qu'elle avait sur toi a certainement resurgi. Je ne peux pas remettre la vie de ma sœur entre tes mains.

ARTHUR GORING. Ah ? Je n'ai plus rien à ajouter.

GERTRUDE CHILTERN (*se risquant bravement*). Robert, ce n'était pas madame Cheveley que Lord Goring attendait hier soir.

ROBERT CHILTERN. Pas madame Cheveley ! Qui d'autre, alors ?

ARTHUR GORING (*pour empêcher Lady Chiltern de parler*). Non, Lady Chiltern !

GERTRUDE CHILTERN. C'était votre propre femme ! Hier, Lord Goring m'a offert son aide si j'avais des ennuis, parce qu'il est notre meilleur, notre plus ancien ami. Je lui ai écrit pour le prévenir que j'allais lui rendre visite et lui demander conseil. (*Sir Robert sort la lettre de sa poche.*) C'est bien cette lettre. Puis je me suis dit que l'aide, c'est en moi que je devais la trouver, et je ne me suis pas rendue chez Lord Goring. Madame Cheveley est allée chez lui par

surprise. Elle a volé ma lettre, qu'elle vous a fait porter ce matin... Je n'ai pas à vous dire ce qu'elle aurait aimé que vous pensiez.

ROBERT CHILTERN. Quoi ? Vous avez pu croire que je douterais de vous ? J'étais tombé si bas à vos yeux ? Gertrude, vous êtes pour moi une image pure, vous êtes l'être le plus vertueux, qu'aucun péché ne peut atteindre.

GERTRUDE CHILTERN. C'est en vous que j'ai confiance. C'est vous dont j'ai besoin. De vous et de personne d'autre.

Elle prend la lettre et elle écrit le nom de son mari.

ROBERT CHILTERN (*souriant*). Arthur, va retrouver Mabel.

ARTHUR GORING. Espérons qu'elle n'aura pas changé d'avis. Il y a bien dix minutes que je l'ai quittée.

Entrent Mabel Chiltern et Lord Caversham.

MABEL CHILTERN. Je trouve la conversation de votre père beaucoup plus édifiante que la vôtre. Désormais, je ne parlerai qu'avec Lord Caversham, et seulement sous le palmier habituel.

ARTHUR GORING. Chérie !

Il l'embrasse.

LORD CAVERSHAM (*considérablement estomaqué*). Cette charmante et intelligente demoiselle est donc assez folle pour vous agréer ?

ARTHUR GORING. Oui, mon père !

LORD CAVERSHAM. Chiltern, je vous emmène à Downing Street. Vous avez devant vous un grand avenir, un grand avenir. Si le pays ne va pas à la ruine et ne tombe pas aux mains des libéraux, vous serez un jour notre Premier ministre. (*A Lord Goring.*) Aurais aimé en dire autant de vous, monsieur. Hélas ! Dois admettre que votre carrière sera exclusivement familiale.

ARTHUR GORING. Je la préfère ainsi, père.

LORD CAVERSHAM. Soyez pour cette jeune demoiselle un mari idéal ! Ou je vous déshériterai !

MABEL CHILTERN. Un mari idéal ? Quelle horreur ! C'est une notion antique !

LORD CAVERSHAM. Quelle sorte de mari voulez-vous ?

MABEL CHILTERN. Qu'il en décide ! Il sera le mari qu'il voudra. Pour ma part, je veux être pour lui une vraie femme.

LORD CAVERSHAM. Parole, il y a du bon sens là-dedans ! Pas vrai, Lady Chiltern ?

Ils sortent tous, sauf Sir Robert Chiltern. Il se laisse tomber dans un fauteuil, perdu dans ses pensées. Peu après, Lady Chiltern vient le chercher.

GERTRUDE CHILTERN. Tu ne viens pas, Robert ?

ROBERT CHILTERN (*lui prenant la main*). Gertrude, qu'éprouves-tu pour moi ? De l'amour, ou seulement de la pitié ?

GERTRUDE CHILTERN (*l'embrassant*). De l'amour, Robert. Seulement de l'amour. Pour nous, une vie nouvelle commence.

Fin.